



(Handwritten scribble)

25



LA SIRÈNE DE PARIS

DRAME EN CINQ ACTES ET SIX TABLEAUX

PAR

MM. EUGÈNE GRANGÉ ET XAVIER DE MONTÉPIN

DIRECTION DE M. DE CHILLY. — MISE EN SCÈNE DE M. ALBERT.

MUSIQUE DE M. ALEXANDRE ARTUS. — DÉCORS DE MM. CHÉRET ET CHANET. — COSTUMES DESSINÉS PAR M. ALFRED ALBERT

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 19 AVRIL 1860.



DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

RAYMOND.....
 LE DOCTEUR MULLER.....
 ARMAND DE GUÉBRIAC.....
 LE CHEVALIER HECTOR DE BEAUPIGNON.....
 M. DE LA REYNIE, lieutenant de police.
 DE BRACIEUX, ami d'Armand.....
 DE MONTAIGLON, idem.....
 DE LUCENAY, idem.....
 WILHEM, élève du docteur.....
 FRITZ, idem.....
 MOREL, intendant de la marquise.....
 PREMIER DOMESTIQUE.....
 DEUXIÈME DOMESTIQUE.....
 L'ÉVEILLÉ.....

MM. LACRESSONNIÈRE.
 MACHANETTE.
 LÉON LEROY.

 SCHEY.
 DORNAY.
 COURTEL.
 PONTIS.
 MAXIME.
 MARTIN.
 RICHER.
 DÉSORMES.
 JULES.
 BOURSE.
 PHILIBERT.

PREMIER EXEMPT.....
 DEUXIÈME EXEMPT.....
 PREMIER TIRELAINE.....
 DEUXIÈME TIRELAINE.....
 PREMIER OUVRIER.....
 DEUXIÈME OUVRIER.....
 UN ENFANT.....
 ANDRÉ, fils de Raymond (18 ans).....
 LA MARQUISE DE GUÉBRIAC, mère d'Armand.....
 CHRISTINE, pupille du docteur.....
 THÉRÈSE, sa gouvernante.....
 MAGUELONNE, servante de Raymond.....
 UNE FEMME DU PEUPLE.....

CHALBOZ.
 COTTET.
 MERCIER.
 JULES.
 GUILLOT.
 LAVERGNE.
 CHARLES.
 Mmes ADELE PAGE.

 MARTY.
 DEFODON.
 FERAUDY.
 CELLINI.
 MARIA.

La scène est à Paris, vers 1670.

— Tous droits réservés —

ACTE PREMIER

A l'hôtel de Guébriac. — Un salon : porte au fond, portes latérales ; une grande fenêtre à balcon au premier plan, à droite ; ameublement somptueux.

SCÈNE PREMIÈRE.

MOREL, DEUX DOMESTIQUES, achevant de ranger, de mettre des bougies dans les candélabres, etc., etc.

MOREL, au premier domestique.

Champagne, avez-vous préparé les tables de jeu dans le grand salon ?

PREMIER DOMESTIQUE.

Oui, monsieur Morel.

MOREL.

Et toi, Lapierre, es-tu passé chez Mignot, pour la glace, les sirops ?

DEUXIÈME DOMESTIQUE.

Soyez tranquille, monsieur l'intendant, rien ne manquera.

MOREL.

C'est bien ! Dépêchez-vous de terminer vos derniers préparatifs... Il y a ce soir nombreuse réunion à l'hôtel...

PREMIER DOMESTIQUE.

Pour l'anniversaire de la naissance de notre jeune maître...

DEUXIÈME DOMESTIQUE.

Le fils unique et bien-aimé de madame la marquise de Guébriac. (Bruit dans la rue.)

MOREL.

Chut !

Quoi donc? LES DEUX DOMESTIQUES.

MOREL.
C'est la voix d'un crieur public... Écoutez!.. (Il va ouvrir le fenêtre et écoute ainsi que les deux valets.)

LA VOIX DU CRIEUR, en dehors.
Étrange et nouvelle disparition de deux jeunes gentils-hommes, le baron de Miremont et le vicomte de Château-Nevers. — Une récompense de vingt mille livres est promise, au nom du roi, à quiconque donnera de leurs nouvelles, ou mettra sur la trace de leurs meurtriers.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, qui vient d'entrer par la gauche, et à part.
Encore ces cris sinistres!.. (Haut.) Qu'y a-t-il donc, Morel? serait-ce quelque nouveau malheur?

MOREL.
Mon Dieu! oui, madame la marquise. Ah! il se passe à Paris de terribles choses!.. L'effroi est au comble... Depuis deux mois, dix gentilshommes ont disparu mystérieusement... et, aujourd'hui encore, on annonce deux nouvelles victimes...

LA MARQUISE.
Ah! c'est horrible.

MOREL.
M. le vicomte de Château-Nevers... M. de Miremont...

LA MARQUISE.
Il semble qu'on choisisse parmi les plus nobles et les plus riches.

MOREL.
Chacun se perd en conjectures sur ces événements; malgré les plus actives recherches, on n'est encore parvenu à rien découvrir.

LA MARQUISE, s'asseyant à gauche.
Pauvre jeunes gens!.., que sont-ils devenus?... Dans quel piège, dans quel abîme inconnu sont-ils tombés? Et leurs mères!.. que je les plains!.. Car, moi aussi je suis mère... moi aussi je dois trembler!.. (A Morel.) Est-ce que mon fils n'est pas à l'hôtel en ce moment?

MOREL.
Pardon, Madame... M. le marquis est dans son appartement... à sa toilette, je crois. (Voyant entrer Armand par la droite.) Et, tenez, le voici lui-même.

LA MARQUISE.
C'est bien! Allez!.. laissez-nous! (Les domestiques sortent.)

SCÈNE III.

LA MARQUISE, ARMAND. Il a son chapeau et son épée.

ARMAND.
Vous me demandiez, ma mère?

LA MARQUISE.
Oui, mon fils, et je suis heureuse, bien heureuse de vous savoir auprès de moi.

ARMAND, lui baisant la main.
C'est trop de bonté!.. Par malheur, je n'ai que peu d'instants à demeurer avec vous.

LA MARQUISE.
Vous sortez, Armand?

ARMAND.
Pour une heure ou deux seulement.

LA MARQUISE.
Et où allez-vous?

ARMAND, avec un peu d'embarras.
Mais... aux Tuileries... au Cours-la-Reine, où j'ai donné parole à quelques amis.

LA MARQUISE.
Seul... et à pied?

ARMAND.
Sans doute : le temps est admirable... Et d'ici, de la porte Saint-Honoré, c'est une véritable promenade.

LA MARQUISE, avec émotion.
Armand... mon fils... prenez garde!..

ARMAND.
A quoi donc, Madame?

LA MARQUISE.
Eh! que sais-je, moi! A ces périls mystérieux, inconnus, dont la seule pensée me remplit d'épouvante.

ARMAND.
En effet... vous semblez bien agitée... bien émue... De quels périls voulez-vous parler, chère mère?

LA MARQUISE.
De ceux qui, depuis quelque temps, s'attaquent aux jeunes gens de la noblesse... de ces effrayantes disparitions...

ARMAND, souriant.
Quoi! c'est cela? Permettez-moi de ne pas partager vos inquiétudes à ce sujet.

LA MARQUISE.
Comment!... Douteriez-vous?..

ARMAND.
A vrai dire, je crois qu'il y a dans tout ceci un peu d'exagération.

LA MARQUISE.
Cependant...

ARMAND.
Qu'à Paris quelques gnot apens aient eu lieu, que quelques crimes nocturnes se soient accomplis, c'est possible... et je le déplore. Mais s'ensuit-il que la panique doive se mettre au camp des gentilshommes?... Tous les fils de famille n'ont-ils se céler, et n'oseront-ils plus mettre le pied dehors de peur de rencontrer je ne sais quelle bande d'assassins? Ah! si donc! ce serait indigne!.. D'ailleurs, quoi qu'il advienne, n'ai-je pas mon épée? Messieurs les coupe-jarrets trouveraient à qui parler, je vous le jure.

LA MARQUISE.
Oui, vous êtes brave, mon fils... brave jusqu'à la témérité, je le sais, et c'est cela qui me fait frémir. (Avec tendresse.) Écoutez-moi, Armand : Je n'exige pas le sacrifice des plaisirs, des distractions de ton âge... mais, sois prudent, je t'en supplie!.. Chimériques ou non, aie pitié de mes craintes... Depuis que ton père n'est plus, je n'ai que toi à aimer sur la terre; j'ai concentré dans cet amour toutes les tendresses, toutes les forces de mon âme... Tu es ma seule joie, mon seul orgueil, ma vie... Que deviendrais-je, mon Dieu! si tu m'étais enlevé? Le désespoir me tuerait!

ARMAND, avec émotion.
Ma mère!..

LA MARQUISE.
N'oublie jamais cela, mon fils... songe que le courage n'exclut pas la prudence... et, en toute circonstance, veille sur toi si tu m'aimes; veille sur toi, si tu veux que je vive!

ARMAND.
Ne craignez rien, ma mère! Cette prudence que vous me demandez ne me fera pas défaut. (Souriant.) S'il le faut même, pour l'amour de vous, je deviendrai timide, craintif...

LA MARQUISE, souriant.
Ah! voilà, par exemple, une promesse que je te sais incapable de tenir.

ARMAND.
Eh bien, oui!.. Mais du moins je songerai à vos recommandations, à votre repos. Êtes-vous rassurée, maintenant?

LA MARQUISE.
Oui, va donc, mon enfant... et rappelle-toi que nous célébrons ce soir le vingt-quatrième anniversaire de ta naissance.

ARMAND.
Je serai de retour à l'hôtel pour le commencement de la fête... Au revoir, ma bonne, mon excellente mère, à bientôt! (Il lui baise la main et sort par le fond.)

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, puis MOREL.

LA MARQUISE, seule.
Rassurée?... Oh! non, je ne le suis pas, je ne puis pas l'être... Depuis qu'il est question, à Paris, de ces horribles événements, mon cœur se serre chaque fois que mon fils s'éloigne de moi... Je suis assaillie par de funestes pressentiments... et je me demande toujours si je dois le revoir!..

MOREL, entrant.
Madame la marquise...

LA MARQUISE.
Que voulez-vous, Morel?

MOREL.
Il y a dans l'antichambre un homme du nom de Pierre Raymond.

LA MARQUISE.
Raymond! ici!

MOREL.
Il vient d'arriver à l'hôtel, en compagnie d'un jeune garçon, son fils, je crois, et demande si madame la marquise daignera lui faire l'honneur de le recevoir.

LA MARQUISE.
Oui... oui, certainement... qu'ils viennent! Introduisez-les sur-le-champ. (Morel remonte, introduit Raymond et sort.)

SCÈNE V.

LA MARQUISE, RAYMOND.

RAYMOND, saluant avec humilité.

Pardonnez-moi, madame la marquise, si je me suis permis...

LA MARQUISE.

C'est vous, Raymond?... Soyez le bienvenu... Vous savez que j'ai toujours du plaisir à vous voir.

RAYMOND.

Je sais que la bienveillance de madame la marquise ne s'est jamais démentie à mon égard.

LA MARQUISE.

C'était justice. — Mais qui vous amène? Auriez-vous quelque heureuse nouvelle à m'annoncer?

RAYMOND, tristement.

Aucune encore, Madame; seulement, j'ai saisi l'occasion du jour anniversaire de la naissance de M. le marquis de Guébric pour venir vous présenter mes respects, et vous amener mon fils André.

LA MARQUISE.

En effet, on vient de me dire qu'il vous accompagnait... Pourquoi donc n'est-il pas entré avec vous? Il y a longtemps que je ne l'ai vu, et je serai charmée...

RAYMOND.

Pardonnez-moi, mais auparavant, je désirerais dire quelques mots à madame la marquise... à elle seule.

LA MARQUISE.

Parlez, Raymond, je vous écoute.

RAYMOND.

La dernière fois que j'ai eu l'honneur d'être reçu chez elle, elle avait daigné me promettre de s'occuper de moi.

LA MARQUISE.

Cette promesse, je ne l'ai point oubliée.

RAYMOND.

Quoi! vous auriez eu la bonté d'écrire à M. le lieutenant de police?

LA MARQUISE.

J'ai fait mieux que lui écrire... j'ai parlé à M. de La Reynie.

RAYMOND, avec émotion.

Vraiment! Eh bien, Madame?

LA MARQUISE.

Eh bien!... espérez, Raymond, espérez!

RAYMOND.

Ah! Madame, il est donc écrit dans le ciel que vous serez toujours et partout notre Providence!

LA MARQUISE, avec bonté.

C'est bien, Raymond... calmez vous!... et appelez votre fils.

RAYMOND.

A l'instant, Madame, à l'instant. (Il se dirige vers le fond, puis s'arrêtant comme par réflexion.) Madame la marquise sait qu'il ignore...

LA MARQUISE.

Oui, oui... ne craignez rien.

RAYMOND, allant au fond.

Viens, André! Entre... et incline-toi devant madame la marquise.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ANDRÉ.

LA MARQUISE.

Approchez, mon enfant.

ANDRÉ, très-ému.

Madame...

RAYMOND, à la marquise.

N'est-ce pas que c'est tout le portrait de sa pauvre mère? N'est-ce pas qu'il est bien beau, Madame?

LA MARQUISE.

Oui, c'est son pâle et candide visage, son regard à la fois énergique et doux.

RAYMOND, à André.

Approche, approche, ne crains rien.

LA MARQUISE.

Remettez-vous, mon ami. Est-ce que je vous fais peur?

ANDRÉ.

Peur?... Oh! non... non; Madame; mais...

RAYMOND.

C'est le respect, la timidité... Il faut l'excuser, madame la marquise... à son âge... et puis, il voit si peu de monde dans notre petite maison du quartier de l' Arsenal. (A André.) Madame est cette noble et digne bienfaitrice dont je t'ai parlé tant de fois...

ANDRÉ.

Oh! je m'en souviens!

RAYMOND.

L'ange tutélaire du village de Bretagne où tu es né... la protectrice de notre famille... C'est elle qui a pris soin de ton enfance... qui a veillé sur ta mère mourante... et adouci l'amertume de ses derniers instants.

ANDRÉ.

Pendant ce grand voyage qui vous a tenu si longtemps éloigné, n'est-ce pas, mon père?

RAYMOND, avec émotion.

Pendant ce grand voyage... (Regardant la marquise.) Oui, c'est cela... pendant ce grand voyage!

ANDRÉ.

Je n'ai rien oublié, mon père... Vous m'avez appris à bénir le nom de Madame, et à le prononcer chaque jour dans les prières que j'adresse au ciel.

LA MARQUISE.

Je sais que vous êtes pieux, Raymond, et que vous élevez votre fils en chrétien.

RAYMOND, simplement.

Je suis Breton, Madame; ce que mon père m'a enseigné, je l'enseigne à mon fils.

LA MARQUISE, à André.

Quel âge avez-vous, mon enfant?

ANDRÉ.

Je viens d'avoir dix-huit ans, Madame.

LA MARQUISE.

Et quels sont vos occupations?... A quoi passez-vous votre temps?

ANDRÉ.

Une partie de mes journées est consacrée au travail, à l'étude.

LA MARQUISE, à Raymond.

Vous voulez donc faire un savant de votre fils?

RAYMOND.

Un savant, non, Madame; mais une âme honnête et intelligente, connaissant les hommes et comprenant Dieu.

LA MARQUISE, à André.

Si jeune encore, vous ne pouvez étudier sans cesse?

ANDRÉ.

Nous avons un petit jardin. Pendant mes heures de loisir, je sème et je cultive nos fleurs.

RAYMOND.

Puis, quelquefois, nous nous rendons ensemble à l'église.

ANDRÉ.

Ou bien, nous dirigeons nos pas hors de la ville...

RAYMOND.

Vers ces belles campagnes, vers ces grands bois qui me rappellent le pays natal... Ce pays où repose ma sainte femme, et où j'espère un jour aller mourir.

LA MARQUISE, à André.

Et voilà vos seuls passe-temps, vos seules distractions?

ANDRÉ.

Oui, Madame.

RAYMOND.

Peut-être cette éducation vous paraît-elle bien austère; j'ai cru faire sagement en agissant ainsi.

LA MARQUISE.

Et vous avez eu raison, Raymond. Le séjour et les plaisirs de Paris offrent bien des dangers aux jeunes gens... aujourd'hui surtout.

RAYMOND.

C'est vrai. (Baisant un peu la voir.) Cependant, je crains que cette vie si retirée n'ait aussi ses inconvénients.

LA MARQUISE.

Comment?

RAYMOND.

Depuis quelque temps, je remarque en lui des atteintes de tristesse, de mélancolie... et cela me tourmente, m'inquiète.

LA MARQUISE, regardant André qui est devenu sérieux.

En effet... son visage ne respire pas l'enjouement ordinaire à la jeunesse... Lui supposeriez-vous quelque motif de chagrin?

RAYMOND.

Mon Dieu, non... Quel chagrin pourrait-il avoir? Lorsque je le questionne à ce sujet, il me répond que rien ne manque à son bonheur.

LA MARQUISE.

Laissez-moi l'interroger... Avec moi, peut-être sera-t-il plus expansif, plus confiant.

RAYMOND.

Je n'aurais pas osé vous demander un pareil service, madame la marquise... mais j'accepte votre offre avec reconnaissance. (Haut.) André, mon enfant, il faut que je te laisse.

ANDRÉ.

Vous sortez, mon père?...

RAYMOND.

Oui, une affaire importante m'oblige à m'absenter pendant quelques instants... Mais madame la marquise consent à te garder auprès d'elle jusqu'à mon retour. C'est une grande faveur dont tu dois être fier et dont il te faut montrer digne... A bientôt, mon enfant!... je reviens... je reviens! (Il salue la marquise et sort.)

SCÈNE VII.

ANDRÉ, LA MARQUISE.

ANDRÉ, à part.

C'est singulier! ce brusque départ... cet air de mystère...

LA MARQUISE, allant s'asseoir.

Nous voilà seuls, cher André... Voyons, causons de vous.

ANDRÉ.

De moi, madame la marquise?

LA MARQUISE.

J'ai un fils qui, lorsqu'il avait votre âge, me disait toutes ses pensées, faisait de moi la confidente et l'arbitre de ses joies ou de ses chagrins. Ne voulez-vous pas l'imiter... et me répondre aujourd'hui comme si j'étais votre mère?

ANDRÉ.

Ah! je connais votre bonté, votre indulgence, Madame!...

LA MARQUISE.

Eh bien! cela doit vous mettre en confiance. Parlez-moi donc avec sincérité. Depuis quelque temps vous êtes triste, rêveur...

ANDRÉ.

Moi!..

LA MARQUISE.

Et cela afflige votre père.

ANDRÉ.

Eh quoi! Madame, il vous a dit?..

LA MARQUISE.

Il m'a dit qu'il craint que vous ayez pour lui un secret, et il s'en est reposé sur moi du soin de le connaître.

ANDRÉ, troublé.

Un secret!..

LA MARQUISE, lui prenant la main.

Voyons, cher enfant, ouvrez-moi votre cœur! Apprenez-moi le sujet de vos ennuis! Est-ce l'existence simple et trop sédentaire que vous menez?

ANDRÉ.

Cette existence convient à mes goûts, à ma position... et je n'en désire pas d'autre.

LA MARQUISE.

Mais, sans désirer le bruit, l'éclat du monde, peut-être regrettez-vous de n'avoir pas quelques amis de votre âge?

ANDRÉ.

Quels amis seraient plus dévoués, plus sûrs, plus indulgents que mon père?

LA MARQUISE.

Ainsi, vous ne formez aucun vœu? vous n'avez aucun regret?

ANDRÉ.

Aucun, Madame.

LA MARQUISE.

Cependant votre tristesse doit avoir une cause.

ANDRÉ.

Et à quoi bon vous la dire, Madame? Si bonne et si puissante que vous soyez, vous ne pouvez rien à mes tourments.

LA MARQUISE.

Vos tourments? mais vous en avez donc? Quels sont-ils? Parlez. (L'observant et comme frappée d'une idée.) C'est de l'amour peut-être?

ANDRÉ, avec trouble.

Madame!..

LA MARQUISE.

Oui, oui, j'ai deviné... Voilà le secret de votre mélancolie, de vos chagrins, n'est-ce pas?

ANDRÉ.

Eh bien!... (Il s'arrête comme suffoqué par l'émotion.)

LA MARQUISE.

Mais achevez, achevez donc!..

ANDRÉ.

Eh bien!... eh bien! oui, Madame... j'aime.

LA MARQUISE.

Oui, je comprends... Les inquiétudes, les peines d'un premier amour!.. Et celle que vous aimez, c'est?

ANDRÉ.

Une jeune fille que j'ai vue, il y a un mois, par hasard, à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, où j'étais entré avec mon père pour prier.

LA MARQUISE.

Ensuite?

ANDRÉ.

C'était au moment de l'offrande. Elle était agenouillée et priaît avec ferveur. Je ne sais comment, mes regards se tournèrent de son côté... et à sa vue je fus ébloui comme si un ange m'était apparu... Elle est si belle!.. belle comme les images de saintes qui sont dans la chapelle de la Vierge!.. Le service divin terminé, elle se leva et je la vis sortir accompagnée d'une personne, sa gouvernante, sans doute. Longtemps, je demeurai en extase, et ce n'est qu'à la voix de mon père que je revins à moi et que je quittai l'église, emportant dans mon cœur le souvenir de cette vision céleste.

LA MARQUISE.

Eh bien! avez-vous revu cette jeune fille?

ANDRÉ.

Oui, plusieurs fois. — Mon père fait assez fréquemment de longues absences hors de la maison... J'en profitais pour m'échapper, en cachette de Maguelonne, une Bretonne, notre servante, et, tandis qu'elle me croyait à étudier dans ma chambre, je courais à Saint-Germain-l'Auxerrois... Là, à l'heure des offices, je retrouvais celle que j'aime, je l'admirais, je la contemplais avec ivresse... Puis, plus amoureux chaque fois, je rentrais dans notre demeure, où je m'enfermais pour rêver à elle.

LA MARQUISE.

Et elle, vous a-t-elle remarqué? lui avez-vous parlé?

ANDRÉ.

Jamais! Seulement, un jour, en sortant, nous nous rencontrâmes près de la porte de l'église. Nos mains s'avancèrent en même temps pour prendre l'eau bénite... et involontairement nos doigts se rencontrèrent... Emu, troublé, je balbutiai quelques excuses... Alors, elle leva sur moi les yeux... nous fîmes ensemble le signe de la croix... Ah! Madame, en cet instant je fus bien heureux. Il me sembla que nos cœurs s'étaient confondus dans la même prière... et que le Seigneur venait de bénir notre amour!

LA MARQUISE.

Pauvre enfant!.. Mais enfin celle que vous aimez, qui est-elle?

ANDRÉ.

Je l'ignore.

LA MARQUISE.

Quoi! son nom, sa demeure?..

ANDRÉ.

Me sont inconnus. J'aurais pu la suivre... mais suivre une femme à son insu, il me semble que c'est l'insulter.

LA MARQUISE.

Et c'est à une pareille chimère que vous sacrifiez votre repos, votre bonheur!.. Savez-vous seulement si cette femme est libre?

ANDRÉ.

Ah ciel! que dites-vous!

LA MARQUISE.

Et, le serait-elle, qu'il peut s'élever entre vous des obstacles de naissance, de fortune.

ANDRÉ.

Hélas! je n'avais pas songé à cela! je ne pensais qu'à l'aimer!

LA MARQUISE.

D'ailleurs, à votre âge, à dix-huit ans, vous êtes trop jeune pour vous marier. Allons, mon cher André, il faut être raisonnable... Promettez-moi de ne plus revoir cette jeune fille, de l'oublier.

ANDRÉ.

Ne plus la revoir, je puis vous le promettre, Madame; mais l'oublier... oh! je sens que cela me serait impossible!

LA MARQUISE.

Un peu de courage, de résolution, mon enfant; si ce n'est pour vous, que ce soit pour votre père!..

ANDRÉ.

Pour lui!.. Eh bien! oui, j'en aurai, Madame; mais, je vous en conjure, ne lui parlez pas de l'aveu que je viens de vous faire; il ne pourrait rien pour mon bonheur, et il souffrirait de me savoir malheureux.

LA MARQUISE.

Je vous comprends, André... et je me tairai; mais à condition...

ANDRÉ.

C'est lui! Je l'entends!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, RAYMOND, puis MOREL.

RAYMOND.

Me voici, André: je viens te chercher.

ANDRÉ.

Je suis prêt à vous suivre, mon père.

RAYMOND, s'approchant de la marquise.

Eh bien! Madame, avez-vous appris quelque chose?

LA MARQUISE.

Oui, vous vous alarmiez à tort, Raymond... Il n'y a dans tout cela rien de grave.

RAYMOND, avec joie.

Ah! tant mieux, Madame, tant mieux!

LA MARQUISE, avec intention et regardant André.

Donnez un peu de distraction à votre fils... amenez-le-moi quelquefois... et, à l'aide de mes conseils, ce nuage se dissipera bientôt, je l'espère.

RAYMOND.

Ah! cette assurance me rend bien heureux!

MOREL, entrant.

Madame la marquise, plusieurs des personnes invitées arrivent en ce moment à l'hôtel.

RAYMOND.

Allons, André, présente tes respects à madame la marquise, et partons.

LA MARQUISE, indiquant une porte à droite.

Sortez de ce côté. Allez, Raymond, allez, et comptez sur moi. (A André en lui tendant la main.) Au revoir, mon enfant, bon courage!.. Souvenez-vous que je veux remplacer la mère que vous avez perdue.

ANDRÉ.

Et moi, Madame, j'ai pour vous la tendresse et le respect d'un fils. (Il s'incline sur la main de la marquise, et sort, ainsi que Raymond. La marquise se dirige vers le fond, au-devant des personnes invitées qui entrent et la saluent. Derrière elles paraît Armand, suivi de quelques gentilshommes, ses amis. Des domestiques apportent des candélabres allumés qu'ils posent sur la table et sur la cheminée.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ARMAND, DE BRACIEUX, DE MONTAIGLON, DE LUCENAY, DAMES et GENTILSHOMMES.

ARMAND.

Par ici, Messieurs, par ici! (Se rapprochant de la marquise.) Eh bien! vous le voyez, ma mère, j'ai tenu ma parole. La soirée commence à peine, et me voici de retour.

LA MARQUISE.

Je vous sais gré, mon fils, de votre exactitude.

ARMAND.

Je n'ai fait que mon devoir, Madame. (Il s'approche des dames et les salue.)

LA MARQUISE, à quelques personnes qui sont près d'elle.

C'est un beau jour pour moi que celui-ci. Il y a vingt-quatre ans aujourd'hui que je connaissais le plus grand des bonheurs que le ciel nous accorde, le bonheur d'être mère!

ARMAND.

Il en est un plus grand encore, Madame.

LA MARQUISE.

Et lequel?

ARMAND.

Celui d'être votre fils.

LA MARQUISE.

Cher Armand! (Se tournant vers la compagnie.) Allons, Messieurs, les tables de jeu sont dressées de l'autre côté. Laissons ensemble cette folle jeunesse... et veuillez me suivre. (Tous les vieux gentilshommes offrent la main aux dames et sortent avec elles.)

SCÈNE X.

ARMAND, DE BRACIEUX, DE MONTAIGLON, DE LUCENAY, et DEUX OU TROIS AUTRES GENTILSHOMMES.

ARMAND.

Et nous, mes amis, vive la gaieté!

DE BRACIEUX.

Eh! mais, marquis, quel air de jubilation!

DE MONTAIGLON.

Quelle figure triomphante!

DE LUCENAY.

Tu sembles avoir des rayons autour de la tête!

DE BRACIEUX.

Jamais je ne t'ai vu si joyeux!

ARMAND.

Et j'ai sujet de l'être, pardieu!

DE MONTAIGLON.

En vérité?

DE BRACIEUX.

D'où te vient cet excès de joie?

DE LUCENAY.

Quelque riche traitant t'aurait-il ouvert un crédit illimité sur sa chaise?

ARMAND.

Bah! quelle folie!

DE MONTAIGLON.

Tu oublies, mon cher Lucenay, que Guébriac est riche.

DE LUCENAY.

C'est juste!.. je parlais d'après moi.

DE BRACIEUX.

Alors, quoi donc? La petite Duparc t'aurait-elle envoyé son cœur, avec promesse d'un rendez-vous?

ARMAND.

Une comédienne... fi donc!

DE MONTAIGLON.

Enfin, voyons, de quoi s'agit-il?

ARMAND.

De l'aventure la plus piquante, la plus délicieuse!

TOUS.

Une aventure?..

DE LUCENAY.

Galante?

ARMAND.

Pardieu!.. un roman ébauché depuis quelques jours et qui touche enfin à son dénouement.

DE MONTAIGLON.

Un roman?

DE BRACIEUX.

Eh! vite, marquis, conte-nous cela!

ARMAND.

Vous le voulez?

TOUS.

Sans doute, sans doute!

ARMAND.

Eh bien! voici l'histoire: je...

UN VALET, annonçant.

Monsieur le chevalier Hector de Beaupignon!

ARMAND, étonné.

Beaupignon!..

DE MONTAIGLON.

Hein! qu'est-ce que c'est que ça?

SCÈNE XI.

LES MÊMES, HECTOR DE BEAUPIGNON.

HECTOR.

Çà! C'est moi, Messieurs... Pardon, monsieur de Guéb... (Apercevant Armand et courant à lui.) Eh! le voilà! Bonsoir, marquis!

ARMAND.

Bonsoir, chevalier! (A ses amis.) Messieurs, je vous présente le chevalier Hector de Beaupignon, gentilhomme de Bretagne et mon voisin de terre.

HECTOR, saluant.

Messieurs, je suis votre valet.

DE MONTAIGLON, saluant avec exagération.

Comment donc! c'est nous qui sommes les vôtres.

DE BRACIEUX, bas et riant.

Excellente tournure de province!

DE LUCENAY, bas.

Et cette figure! cette toilette ridicule!..

HECTOR, saluant de droite et de gauche.

Trop bons, en vérité!.. Enchanté de faire votre connaissance.

ARMAND.

Ah çà! et depuis quand à Paris, chevalier?

HECTOR.

Depuis trois jours, marquis. Je grillais du désir de faire ce voyage, de connaître les agréments de la capitale... Ma foi, un beau matin, je me suis décidé à quitter Concarneau... J'ai pris le coche... et, quatorze jours après, je débarquais dans vos murs.

DE MONTAIGLON.

Quatorze jours!..

HECTOR.

Mon Dieu, oui! pour faire cent lieues, nous ne sommes restés que quatorze jours en route... et nous n'avons versé que trois fois... Hein! comme on voyage à présent, Messieurs!..

ARMAND.

Et dès votre arrivée, vous vous êtes souvenu de moi?..

HECTOR.

Oui, parbleu! je ne vous cache pas que je compte sur vous pour me piloter un peu dans cette grande ville, où je viens pour la première fois.

ARMAND.

Disposez de moi, chevalier... Et, tenez, vous arrivez à merveille... ma mère donne ce soir une fête.

Une fête !.. Oh ! mais je crains d'être importun.

HECTOR, s'excusant.
 ARMAND.

Nullement ! Je vous présenterai à la marquise, à ces dames...

HECTOR.
 Ces dames ! Il y a des dames ?

ARMAND, riant.
 Sans doute.

HECTOR.
 Pardon, c'est que je suis en négligé, en costume de voyage...

DE MONTAIGLON.
 Peste ! chevalier, quels sont donc vos habits de gala ?

DE BRACIEUX.
 Tel que vous voilà, vous êtes resplendissant.

HECTOR.
 Vraiment, vous trouvez que cet habit ?..

DE LUCENAY.
 Est du dernier galant.

HECTOR.
 Oh ! j'en ai de plus beaux, Messieurs... Vous verrez, marquis, vous verrez... Je vous promets de vous faire honneur.

ARMAND, riant.
 Je n'en doute pas.

HECTOR.
 Oh ! c'est que, tel que vous me voyez, j'ai des projets... J'apporte à Paris des idées de conquête et de séduction.

DE BRACIEUX.
 Diable ! prenez garde, monsieur de Beaupignon !

HECTOR.
 Et à quoi donc, s'il vous plaît, Monsieur ?

DE BRACIEUX.
 Le séjour de Paris est fort périlleux en ce moment pour les amateurs d'aventures.

HECTOR, souriant.
 En vérité !

DE MONTAIGLON.
 Depuis quelque temps, il n'est question ici que de disparitions de gentilshommes...

HECTOR, riant.
 Ah ! ah !.. bon !.. bien !.. parfait !.. allez toujours !..

TOUS.
 Comment ?..

ARMAND.
 Vous riez ?..

HECTOR.
 Je connais ça ! des contes, des calembredaines à l'usage des naïfs provinciaux.

DE LUCENAY.
 Mais je vous jure...

HECTOR.
 Chansons !

DE BRACIEUX.
 Je vous atteste...

HECTOR.
 A d'autres ! J'étais hier à l'hôtel de Bourgogne. J'ai vu représenter M. de Pourceaugnac, une farce de Corneille...

ARMAND.
 Molière !

HECTOR.
 Molière, soit !.. et je sais que les Parisiens s'amusez volontiers à nos dépens ; mais, palsambleu ! je ne suis pas tant de Concarneau que j'en ai l'air... Et je vous prévient, Messieurs, que ces belles histoires ne refroidiront pas mon ardeur conquérante.

DE MONTAIGLON.
 Ma foi, à votre aise, chevalier !

HECTOR.
 Eh ! eh ! ventrebleu ! voilà comme nous sommes, nous autres Beaupignon !

DE BRACIEUX.
 Mais à propos, marquis, tu allais nous raconter une aventure ..

HECTOR, vivement.
 Une aventure !.. Que je ne vous gêne pas !.. Je serai charmé de l'entendre... J'adore les aventures.

DE MONTAIGLON, à Armand.
 Allons, commence !

DE LUCENAY.
 Nous l'écoutons !

ARMAND.
 Volontiers... (Voyant entrer des domestiques qui portent des rafraichissements.) Mais, d'abord, voici des rafraichissements... Buvez, Messieurs !

TOUS.
 Buvez !.. (Ils prennent des verres et boivent. — Les valets sortent.)

DE BRACIEUX.
 Eh bien, marquis ?

ARMAND, s'asseyant au milieu d'eux.
 Eh bien, Messieurs, vous savez que, depuis quelques jours, j'avais remarqué aux Tuileries, sur la terrasse où se trouve le cabaret de Renard, une jeune fille d'une ravissante beauté... des cheveux blonds comme l'or, une taille de nymphe, des yeux...

DE BRACIEUX.
 Une merveille, enfin.

ARMAND.
 Une merveille, tu l'as dit !

HECTOR.
 L'eau m'en vient à la bouche !

ARMAND.
 Cette jeune fille, de l'extérieur le plus réservé, était toujours accompagnée d'une respectable gouvernante.

HECTOR.
 Une duègne, comme dans les romans espagnols, c'est charmant !

DE MONTAIGLON, à Armand.
 Continue.

ARMAND.
 Malgré mon vif désir de lier connaissance, force m'avait été de m'en tenir aux œillades... mais des œillades si expressives, que ma délicieuse inconnue avait dû finir par les remarquer.

HECTOR.
 Parbleu !

ARMAND.
 Seulement, je dois avouer qu'elles étaient restées sans réponse.

DE LUCENAY.
 Quoi, pas un salut, pas un mot échangé ?

ARMAND.
 Pas un.

HECTOR.
 Peste ! quelle sévérité !

ARMAND.
 Bref, je regardais la partie comme désespérée, lorsque aujourd'hui, jugez de ma surprise, de mon bonheur !..

TOUS.
 Eh bien ?

ARMAND.
 Au moment de quitter le jardin, à la nuit tombante, la gouvernante s'approcha mystérieusement de moi...

TOUS.
 Ah ! ah !

ARMAND.
 Et, me souriant d'un air d'intelligence, elle me glissa dans la main un billet.

TOUS.
 Un billet ?

HECTOR.
 Et que disait ce poulet échappé des volières de Paphos ?

ARMAND.
 Il me disait de me trouver, ce soir même, à neuf heures, à un endroit qu'on me désignait, et que là on viendrait me chercher pour me conduire auprès de mon adorée.

TOUS.
 Un rendez-vous ?

ARMAND, se levant.
 Oui, Messieurs, un rendez-vous ! Comprenez-vous ma joie, mon ivresse ! Ce soir, à neuf heures, je vais goûter les charmes d'un tête-à-tête avec cette charmante jeune fille !

DE MONTAIGLON.
 Mes compliments, marquis !

DE BRACIEUX.
 L'aventure est divine !

DE LUCENAY.
 Tu es né sous l'étoile de Vénus !

DE MONTAIGLON, reprenant son verre.
 Allons, marquis, à tes amours !

TOUS, de même.
 À tes amours !

ARMAND.
 Merci, Messieurs !.. Mais voici bientôt l'heure... il faut que je vous quitte. Holà ! Morell !

MOREL, entrant.
 Monsieur le marquis ?

ARMAND.
 Vite, mon manteau.

MOREL, avec inquiétude.
Monsieur le marquis va sortir?
ARMAND.
Oui.
MORSEL.
Monsieur ne désire pas que je l'accompagne?
MORSEL.
C'est inutile!.. Allez! dépêchez-vous! (Armand sort.)
DE BRACIEUX, à Armand.
Est-ce que tu ne prends pas congé de ces dames, de la marquise?
ARMAND.
Ma mère?... Non, non, elle me ferait des observations... elle s'inquiéterait peut-être... et chercherait à me retenir... il vaut mieux qu'elle ne sache rien. D'ailleurs, je serai de retour avant la fin de la fête.
DE LUCENAY.
Mais j'y songe, marquis... Si c'était un piège?..
ARMAND, riant.
Un piège!.. Allons donc! quelle folie!.. Et puis, ne suis-je pas armé?..
MORSEL, revenant.
Voilà le manteau de monsieur le marquis.
ARMAND.
C'est bien, aidez-moi. (Morel lui met son manteau.) Au revoir, Messieurs!
TOUS.
Au revoir, marquis!
DE MONTAIGLON.
Et bonne chance!
ARMAND.
Merci! (il sort.)
HECTOR, à part.
Qu'il est heureux!.. Oh! moi aussi j'en aurai des rendez-vous! Il m'en faut... j'en ai soif!..

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LA MARQUISE, TOUS LES INVITÉS.

LA MARQUISE, entrant.
Eh bien! je ne vois pas mon fils!.. Où donc est mon fils, Messieurs?
DE MONTAIGLON.
Le marquis?... il vient de sortir, Madame!
LA MARQUISE, avec émotion.
Sortir à pareille heure!..
HECTOR.
Une affaire importante l'appelait hors d'ici.
LA MARQUISE.
Une affaire!
HECTOR.
Rassurez-vous, rien que d'agréable et d'heureux!
DE BRACIEUX.
Du reste, madame la marquise, nous ne tarderons pas à le revoir, j'espère!
LA MARQUISE.
Sorti, seul, sans me prévenir!.. Ah! je ne sais pourquoi, je me sens inquiète, troublée!..
LE CRIEUR, dans la rue.
Étrange disparition de plusieurs gentilshommes!.. Une récompense de vingt mille livres est promise au nom du roi... (La voix s'éteint.)
LA MARQUISE, qui a écouté dans le plus grand trouble.
Mon Dieu! veillez sur lui!.. (Elle tombe accablée sur un fauteuil; mouvement général autour d'elle.)

ACTE DEUXIÈME

Chez le docteur Muller, place Chevalier-du-Guet; le cabinet du docteur, ameublement sévère; porte d'entrée au fond, portes latérales; au fond, un corps de bibliothèque; dans un pan coupé, à droite, une fenêtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DOCTEUR MULLER, GENS DU PEUPLE, en consultation.

UNE FEMME, tenant un enfant par la main.
M'sieur l' docteur, je n' savons pas c' qu'a c't enfant, mais depuis quenqu' jours, il lui prend des frissons; il n' mange plus... il d'vient tout blême... enfin, m'sieur l' docteur...
MULLER, l'interrompant d'un ton brusque.
En voilà assez!.. Je verrai bien moi-même quelle est sa maladie!

LA FEMME.
Dame! vous en savez plus long que moi, c'est certain!
MULLER.
Alors, taisez-vous et laissez-moi faire. (A l'enfant.) Donne-moi la main.
LA FEMME.
Donne ta main à m'sieur l' docteur, petiot.
MULLER, après avoir tâté le pouls à l'enfant et examiné son visage en silence, va prendre une fiole dans une petite pharmacie qui est sur sa table, et la remettant à la femme.
Prenez cette fiole... et faites boire, soir et matin, à votre enfant une cuillerée de ce qu'elle contient.
LA FEMME.
Comment que ça s' nomme, m'sieur le docteur?
MULLER.
Que vous importe, pourvu que ça le guérisse?
LA FEMME.
Et vous croyez qu' ça n' sera rien?
MULLER.
Non.
LA FEMME.
Et il s'ra bientôt rétabli?
MULLER.
Oui.
LA FEMME.
Et!..
MULLER, avec impatience.
Allons, c'est bien!.. A un autre!
TOUS LES MALADES, s'avançant et parlant à la fois.
Monsieur le docteur!.. monsieur le docteur!..
MULLER.
Ah!... chacun à son tour.
UN HOMME.
J'ai pris les médicaments que vous m'avez ordonnés.
MULLER.
Et vous trouvez-vous mieux?
L'HOMME.
Oui, monsieur le docteur.
MULLER.
Alors, continuez!.. (A un ouvrier.) Et vous, votre bras?
L'OUVRIER.
Oh! m'sieur le docteur, il est tout à fait guéri.
MULLER.
Ah!
L'OUVRIER.
Grâce à c't onguent qu' vous m'avez dit d' bouter d'ssus... et qu'est joliment souverain tout d' même.
MULLER.
Parbleu! il m'a donné assez de mal pour le composer! Mais si vous êtes guéri, que venez-vous faire chez moi?
L'OUVRIER.
Dame! monsieur le docteur, je voulions...
MULLER.
Quoi?
L'OUVRIER.
Je voulions vous demander ce que j' vous devons pour la peine...
MULLER.
Vous êtes donc riche?
L'OUVRIER.
Riche? oh! non, m'sieur le docteur, mais...
MULLER.
En ce cas, gardez votre argent. Vous ne devez rien... que de la reconnaissance. — Je suis le médecin des pauvres.
L'OUVRIER.
Oh! merci, merci bien, m'sieur le docteur! (Bas aux autres.) Queu brave homme!
LA FEMME.
Il est bourru, mais il a bon cœur.
L'OUVRIER.
Et du savoir donc!
L'HOMME.
Pardine! un Allemand!..
LA FEMME.
Aussi, dans l' quartier, c'est à qui chantera les louanges du docteur Muller!.. (Muller, tout en paraissant ne s'occuper que des autres malades, écoute cette conversation et sourit imperceptiblement.)
L'OUVRIER.
C'est un ange, quoi!.. un ange qui s'est laissé choir du ciel à côté du logis du diable.
MULLER, vivement et se rapprochant.
Le logis du diable!
L'OUVRIER.
Ah! vous avez entendu, monsieur le docteur?

MULLER.
Que veux-tu dire? voyons!

L'OUVRIER.
Dame! j'voulons dire que c'tte maison qu'vous habitez, place Chevalier-du-Guet, est adossée à un hôtel depuis long-temps abandonné et quasiment en ruines, dont les caves s'étendent jusqu'au bord de la Seine.

MULLER.
C'est possible! je l'ignorais... Eh bien, quel rapport?...

L'OUVRIER.
Je vas vous dire, m'sieur le docteur... c'est qu'il parait qu'autrefois... il s'est passé dans cet hôtel des choses terribles, des crimes à faire frémir, si bien que, depuis c' temps-là, l'hôtel est resté fermé, faute d'acquéreurs.

LA FEMME.
On prétend comme ça que, toutes les nuits, les sorciers et les démons venent y faire leur sabbat.

L'OUVRIER.
C' qui fait qu'on lui a baillé l' nom de l'hôtel du Diable!

MULLER.
Bon!... Des histoires, des contes de bonnes femmes!... Au surplus, ce voisinage m'est fort indifférent... Avec une conscience tranquille, on dort bien partout.

SCÈNE II.

LES MÈMES, CHRISTINE, THÉRÈSE. Elles entrent par le fond, très-agitées.

CHRISTINE, à part.
Enfin!... nous y voici!...

MULLER.
Christine... et dame Thérèse... (Aux deux femmes.) Vous semblez bien émues... Qu'avez-vous? Qu'est-il arrivé?

CHRISTINE.
Rien... ce n'est rien.

THÉRÈSE.
Je vous conterai ça quand nous serons seuls.

MULLER, se tournant vers les malades.
La consultation est terminée!... Allez... retirez-vous!
TOUS, saluant.
En vous remerciant, monsieur le docteur! (Ils sortent.)

SCÈNE III.

MULLER, CHRISTINE, THÉRÈSE.

MULLER, revenant, aux deux femmes.
Voyons!... qu'y a-t-il?... (Voyant qu'elles hésitent à répondre.) Parlez-vous?...

THÉRÈSE.
Ne vous fâchez pas... ce n'est rien de grave, je vous le jure...

CHRISTINE.
Un peu de frayeur seulement.

MULLER.
De la frayeur... Et pourquoi? A quel sujet?

CHRISTINE.
Tout à l'heure... en sortant de Saint-Germain-l'Auxerrois...

MULLER.
Eh bien?

CHRISTINE.
Nous avons été suivies.

MULLER, vivement et fronçant le sourcil.
Par qui?

THÉRÈSE.
Par un jeune homme, tout simplement.

MULLER, sévèrement.
Dame Thérèse! je vous avais recommandé d'éviter cela!

THÉRÈSE.
Certainement, mais...

MULLER, s'approchant d'elle, et bas.
Malheureuse! tu veux donc nous perdre?

THÉRÈSE.
Écoutez donc, ce n'est pas ma faute si on suit votre pupille dans la rue.

MULLER.
Il fallait presser le pas... chercher à dépister ce fâcheux...

THÉRÈSE.
C'est bien ce que nous avons essayé de faire... Mais bah! il arpentait aussi vite que nous... Il semblait cousu à nos cottes.

MULLER.
Comment est-il, ce jeune homme?

CHRISTINE.
Mon Dieu, je n'en sais rien... je ne l'ai pas regardé.

THÉRÈSE.
Une espèce de gentilhomme ridicule et endimanché... un de

ces précieux de province qui viennent à Paris, pour manger les économies de leur pigeonier.

MULLER, rassuré.
Ah!... Et enfin?...

THÉRÈSE.
Enfin, en arrivant sur la place...

CHRISTINE.
Nous nous sommes hâtées de nous jeter dans cette maison...

THÉRÈSE.
Et il est resté le bec dans l'eau!

CHRISTINE.
Grâce au ciel, nous en voilà débarrassées!

MULLER.
C'est heureux!...

THÉRÈSE, regardant à la fenêtre.
Ah! miséricorde!

MULLER.
Quoi donc?

THÉRÈSE.
C'est lui.

CHRISTINE.
Lui!...

MULLER.
Comment!... il aurait l'audace?...

THÉRÈSE.
Il traverse la cour... il vient de ce côté... (D'un air menaçant.) Attends!... attends!... je vais...

MULLER, s'arrêtant.
Non, non, pas d'esclandre... Rentrez chez vous... c'est moi qui le recevrai...

CHRISTINE, hésitant.
Mais...

MULLER.
Rentrez!... je le veux!... (Il les pousse vers la chambre de droite dont il referme la porte.)

SCÈNE IV.

MULLER, HECTOR.

HECTOR, paraissant au fond, sans voir le docteur, et à part.
C'est bien ici que je l'ai vue pénétrer... Si je pouvais adroitement... (Il entre.) C'est qu'elle est adorable, divine, et, ma foi...

MULLER, se présentant tout à coup.
Qui cherchez-vous?...

HECTOR, à part.
Oh!... un homme... je suis pris!...

MULLER.
Eh bien, ne m'avez-vous pas entendu?

HECTOR.
Si fait!... Vous me demandiez qui je... (Se remettant, et avec aplomb.) Le docteur Muller, s'il vous plaît?

MULLER.
C'est moi.

HECTOR.
Vous?... (A part.) Ah! diantre!...

MULLER.
Que me voulez-vous?

HECTOR.
Moi?... je... (A part.) C'est un père... ou un mari peut-être... (Haut.) Je voulais... je venais pour...

MULLER.
Eh bien?

HECTOR, à part.
Quelle idée!... O amour, tu m'inspires! (Haut.) Je venais pour vous consulter.

MULLER.
Me consulter?

HECTOR.
Oui. (A part.) J'en serai quitte pour un écu.

MULLER.
Vous êtes malade?

HECTOR.
Très-grièvement... Je me donne des inquiétudes.

MULLER.
Depuis quand?

HECTOR.
Depuis mon enfance. (A part.) C'est adroit!

MULLER.
Que ressentez-vous?

HECTOR, à part.
Diable!... qu'est-ce que je pourrais bien ressentir?... (Haut.) D'abord, docteur, je suis d'un tempérament très-délicat... très-sensible...

MULLER, avec ironie.
 Je le crois.
 HECTOR.
 A l'âge de trois ans, j'ai eu la coqueluche.
 MULLER.
 Morbleu!... je vous demande quel est votre mal?
 HECTOR.
 Mon mal?
 MULLER.
 Enfin, d'où souffrez-vous?
 HECTOR.
 Je souffre... je souffre... (A part, frappé d'une idée.) Oh! (Haut.)
 Je souffre d'une dent.
 MULLER.
 D'une dent?
 HECTOR.
 Oui... une dent de sagesse... (Ouvrant la bouche.) Par là... tout
 au fond.
 MULLER.
 C'est un mal qui n'est pas dangereux.
 HECTOR.
 Mais qui est bien douloureux, docteur... et si vous aviez un
 baume, un élixir...
 MULLER.
 J'ai mieux que cela.
 HECTOR.
 Vrai?
 MULLER.
 Dans un instant vous serez soulagé.
 HECTOR, à part, en souriant.
 Je n'ai pas de peine à le croire.
 MULLER, allant entr'ouvrir la porte de gauche et appelant.
 Fritz?...
 HECTOR, à part.
 Comme on les abuse, ces grands médecins!

SCÈNE V.

LES MÊMES, FRITZ; grand gaillard à mine rebarbative.
 FRITZ, entrant.
 Vous m'avez appelé, maître?
 MULLER.
 Oui.
 HECTOR, effrayé, à part.
 Oh! qu'est-ce que c'est que ça?
 MULLER, présentant Fritz.
 C'est un de mes élèves.
 HECTOR, à part.
 Quelle mine de sacripant!
 MULLER.
 Un garçon très-habile en chirurgie.
 HECTOR, un peu inquiet.
 En chirurgie!...
 MULLER.
 Fritz, conduisez ce gentilhomme dans le laboratoire, et ar-
 rachez-lui la dent dont il souffre.
 HECTOR, effrayé.
 Hein?... Comment, m'arracher?... Permettez... permettez...
 mais je m'y oppose.
 MULLER.
 Comment?
 HECTOR.
 D'ailleurs, je suis guéri... la douleur a complètement dis-
 paru.
 MULLER.
 Elle reviendrait.
 FRITZ.
 C'est l'habitude.
 HECTOR.
 L'habitude!... l'habitude!... (A part.) Ah! dans quel gué-
 pier....
 MULLER, à Fritz.
 Ne l'écoutez pas!... allez!... (Bas.) Tu le feras ensuite sortir
 par l'autre porte.
 FRITZ.
 Oui, maître. (A Hector, d'un ton rude.) Venez!...
 HECTOR, suppliant.
 Docteur!.. docteur!.. Je vous en conjure...
 FRITZ.
 Eh! pas tant de façons!.. Venez donc! (Il le pousse vers le labo-
 ratoire à gauche.)

SCÈNE VI.

MULLER, seul.
 Je crois ce remède efficace, sinon contre un mal imagi-
 naire, du moins contre une importune curiosité... Cela lui
 ôtera l'envie de revenir... (Après un moment.) Christine est dans
 sa chambre avec dame Thérèse, je suis seul... allons!.. (Il va
 écouter à la porte de droite, puis va regarder au fond comme pour s'assurer
 que personne ne vient. Cela fait, il s'approche de la bibliothèque et touche un
 ressort caché. — La bibliothèque tourne sur un pivot et démasque un passage
 secret et obscur. — Muller va s'engager dans ce passage; mais en ce moment
 la porte de droite s'ouvre et Christine paraît.)

SCÈNE VII.

MULLER, CHRISTINE, puis THÉRÈSE.
 CHRISTINE, surprise et étouffant un cri.
 Ah!.. (Haut.) Venez donc, dame Thérèse!..
 MULLER, avec effroi.
 Christine!... (Il repousse vivement la bibliothèque.) C'est vous, ma
 chère pupille?..
 CHRISTINE, avec un peu d'émotion.
 Oui, je venais... comme de coutume... travailler ici avec
 Thérèse... Est-ce que je vous dérange?... Vous étiez occupé,
 Monsieur?
 MULLER, cherchant à se remettre.
 Moi?... nullement!.. je cherchais un livre dans cette biblio-
 thèque... (A part.) Pourvu qu'elle n'ait rien aperçu!..
 THÉRÈSE, qui vient d'entrer derrière Christine.
 Ah çà! et ce bel importun?
 MULLER.
 Qui?... ce jeune homme?... Il est parti... et je vous promets
 qu'il ne doit pas avoir envie de revenir.
 THÉRÈSE.
 Bon débarras! (Christine s'est assise près de la table et s'est mise à tra-
 vailler à un ouvrage de tapisserie.)
 MULLER, à part, l'observant.
 Elle n'a rien vu... rien deviné...
 CHRISTINE, à part, tout en travaillant.
 C'est singulier!.. cette bibliothèque qui tourne sur elle-
 même... il y a donc là quelque passage secret?... quelque is-
 sue mystérieuse?..
 MULLER, qui s'est assis, à gauche, près de la table.
 J'espère, Christine, que l'aventure d'aujourd'hui vous ser-
 vira de leçon pour l'avenir?
 CHRISTINE.
 A moi, Monsieur?... On n'a pas besoin de leçon quand on
 n'a pas commis de faute.
 MULLER.
 Nos gentilshommes d'à présent sont si évaporés, qu'il suffit
 d'un coup d'œil imprudent pour faire naître de présomp-
 tueuses espérances...
 THÉRÈSE, assise près de Christine, et tricotant.
 C'est clair!..
 MULLER.
 Pensez à cela, Christine... Evitez avec soin tout ce qui
 pourrait donner lieu à des poursuites semblables à celles de
 cet impertinent.
 CHRISTINE.
 Eh! Monsieur, puis-je empêcher qu'on me regarde!.. Je
 ne sais si je suis jolie, mais certes je ne suis pas coquette...
 Eh bien, chaque jour, soit à l'église, soit aux Tuileries où
 vous m'envoyez avec dame Thérèse, tous les yeux sont fixés
 sur moi. — Comment empêcher cela? Voulez-vous que je
 renonce à sortir, que je ne quitte plus la maison? J'y consens
 de grand cœur.
 MULLER, se levant.
 Ne plus sortir?... Impossible!.. Votre santé exige impérieu-
 sement des promenades quotidiennes... D'ailleurs, je ne dé-
 fends pas qu'on vous admire; seulement, je ne veux pas
 qu'on vous suive... qu'on s'enquière de votre nom, de votre
 demeure...
 THÉRÈSE.
 C'est la première fois que cela arrive.
 MULLER.
 Et j'espère que ce sera la dernière... Vous entendez, Thé-
 rèse?...
 THÉRÈSE, d'un ton brusque.
 Pardi!.. je ne suis pas sourde!
 CHRISTINE.
 Du reste, rassurez-vous, Monsieur. — Loin de songer à me
 suivre, tous ces jeunes gentilshommes qui, aux Tuileries,
 semblaient d'abord faire attention à moi, ont disparu les uns
 après les autres... et je ne vois plus aucun d'eux. (Muller et
 Thérèse échangent un regard.)

MULLER.

Rien de plus simple à expliquer. Ils auront reconnu, au bout de quelques jours, l'inutilité de leurs soupirs...

THÉRÈSE.

Votre air morose et mon regard sévère ont fait prendre la volée à ces beaux oiseaux.

CHRISTINE.

Cependant, Thérèse, vous leur avez parlé quelquefois ?

THÉRÈSE, déconcertée.

Moi ?..

CHRISTINE.

Où. Quelquefois, en partant, je vous ai vue vous approcher d'eux...

MULLER, d'un air sévère.

Est-il vrai ?

THÉRÈSE.

C'est possible !.. Je ne dis pas non... C'était pour leur dire qu'ils perdaient leur temps.

MULLER.

C'est bien !.. Redoublez d'attention, de sévérité... et vous, de réserve, ma chère Christine. Je vous ai recueillie, élevée... et quoique vous ne soyez pas ma parente, comme votre tuteur, j'ai le droit de diriger votre conduite et de fixer votre avenir. — Ne disposez donc point de votre cœur à la légère et sans mon aveu.

CHRISTINE, à part, avec émotion.

Mon cœur !.. Ah ! s'il savait !..

MULLER, l'observant.

Mais qu'avez-vous donc ?.. Vous vous troublez ?..

CHRISTINE.

Moi ?.. mais non, je vous assure... (On entend au dehors un grand tumulte et des cris. — Se levant vivement.) Mon Dieu !.. que se passe-t-il donc ?.. Entendez-vous ces cris ?..

THÉRÈSE, se levant aussi.

Quelque accident sans doute. (S'approchant de la fenêtre.) Oui... oui... la foule s'amasse... On désigne la maison...

MULLER, avec inquiétude.

Comment ?..

THÉRÈSE.

On transporte ici un blessé.

CHRISTINE.

Un blessé ! (Elle court à la fenêtre, regarde et pousse un cri.) Ciel !..

MULLER.

Qu'y a-t-il ?

CHRISTINE.

Rien... (A part.) Mais c'est lui !.. ce jeune homme que j'ai vu plusieurs fois à l'église...

THÉRÈSE.

Voilà qu'on monte l'escalier...

MULLER, d'un ton brusque.

C'est bon !.. laissez entrer.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ANDRÉ, évanoui, porté par l'ouvrier de la première scène, et accompagné par un groupe de curieux.

THÉRÈSE, à la porte du fond.

Par ici !..

CHRISTINE.

Et prenez bien garde !..

L'OUVRIER, tout en portant André, qu'il pose sur un fauteuil.

Ah ! monsieur le docteur, c'est-y heureux que vous m'avez si bien raccommoqué mon bras, puisque j'avons pu m'en servir pour transporter ici ce pauvre jeune homme qui a été renversé par un carrosse.

CHRISTINE, à part.

Ah ciel !..

L'OUVRIER.

Il n'est pas mort, n'est-ce pas ?

CHRISTINE, à part.

Mort !..

MULLER.

Non... non... il n'est qu'évanoui... mais il a besoin d'air, et vous l'obstruez... Allons, allons, éloignez-vous !.. Et vous, Thérèse, emmenez ma pupille.

CHRISTINE.

Mais... ne pouvons-nous vous être utiles ?..

MULLER.

A rien. — Rentrez dans votre chambre, laissez-moi seul avec lui.

CHRISTINE, à part.

Oh ! je tâcherai de revenir ! (Elle sort par la droite avec Thérèse. — Les gens du peuple s'éloignent par le fond.)

SCÈNE IX.

MULLER, ANDRÉ, évanoui.

MULLER, à lui-même.

Morbleu ! j'avais bien besoin de cet embarras !.. Voilà les fruits de la bonne renommée !.. Enfin !.. voyons donc ce qu'a ce garçon... (S'approchant d'André et l'examinant.) Pas de fracture !.. pas la moindre blessure !.. — Des contusions tout au plus... Allons, un simple cordial lui fera reprendre connaissance... (Il entre à gauche dans le laboratoire.)

SCÈNE X.

ANDRÉ, toujours évanoui, CHRISTINE.

CHRISTINE, entr'ouvrant avec précaution la porte de droite, et à elle-même. Le docteur n'est plus là... si j'osais !.. (Elle va écouter à la porte de gauche, André fait un mouvement.) Il me semble qu'il revient à lui !..

ANDRÉ, l'apercevant.

Qu'ai-je vu !.. Est-ce un rêve ?.. une illusion ?.. Vous vous... ici... près de moi !.. Mais par quel prodige, quel miracle m'est-il permis de vous revoir ? Quelle est cette maison inconnue ?

CHRISTINE.

C'est celle de mon tuteur, le docteur Muller, chez qui l'on vous a transporté évanoui, à la suite d'un accident...

ANDRÉ.

Oui... oui... je me rappelle... Ah ! cet accident, je le bénis... puisqu'il me rapproche de vous... puisque, grâce à lui, je puis enfin vous parler, vous dire...

CHRISTINE.

Ah ! plus bas ! plus bas !.. Taisez-vous !..

ANDRÉ.

Oh ! non, non, il faut que vous sachiez ce qui se passe dans mon âme !.. Depuis que je vous ai vue, vous êtes ma seule pensée, mon seul rêve... votre souvenir est sans cesse présent à mon cœur...

CHRISTINE.

Monsieur...

ANDRÉ.

Vivre sans vous m'est impossible !.. Je n'ai qu'un désir, une ambition, celle de vous consacrer ma vie... car je vous aime... je vous aime !

CHRISTINE.

Silence, au nom du ciel !.. Si l'on vous entendait...

ANDRÉ.

Et qu'importe !.. mes vœux sont purs... purs comme celle qui les inspire !.. Ah ! dites-moi que votre cœur n'est pas insensible à mon amour ! dites-moi que je puis espérer !..

CHRISTINE.

Monsieur !..

ANDRÉ.

Ah ! répondez, répondez, de grâce !

CHRISTINE.

Mon tuteur est si sévère ; il ne reçoit personne, et s'il savait que je vous connais, que je vous... (Bruit à gauche.) C'est lui !.. Adieu !.. (Elle sort vivement par la droite.)

ANDRÉ, seul.

Lui !.. cet homme de qui dépend mon bonheur !..

SCÈNE XI.

MULLER, ANDRÉ.

MULLER, à lui-même.

Voici ce cordial, et... (Apercevant André.) Ah !.. vous avez repris vos sens !.. Je vois que votre accident n'était pas grave.

ANDRÉ.

Je ne vous en suis pas moins reconnaissant, Monsieur, de l'hospitalité que vous avez bien voulu m'accorder.

MULLER.

Comme médecin, c'était mon devoir. Je n'ai fait pour vous que ce que j'eusse fait pour tout autre.

ANDRÉ, à part.

Quel ton rude et glacial !.. Je n'oserai jamais lui avouer.

MULLER.

Éprouvez-vous quelque malaise ?

ANDRÉ.

Non... un peu de trouble seulement...

MULLER.

Comment donc cet accident est-il arrivé ?

ANDRÉ.

Mon Dieu, Monsieur... je traversais la rue avec mon père, qui m'accompagnait... Tout à coup... nous sommes séparés par un embarras de voitures... Ne l'apercevant plus, je me

mets à courir pour tâcher de le rejoindre... mais, au même instant, j'entends des cris derrière moi. — Effrayé pour mon père, j'ai perdu la tête... un carrosse arrivait à toute vitesse... Je n'ai pas eu le temps de l'éviter... et j'ai été renversé par le choc... Alors, j'ai perdu connaissance en donnant ma dernière pensée à Dieu... à mon père... (A part.) et à elle... (Haut.) Voilà tout ce que je sais, monsieur le docteur, et je viens de rouvrir les yeux dans cette chambre, où sans doute vos soins m'avaient fait transporter.

MULLER.
Ma foi, vous devez vous estimer heureux, jeune homme, d'en être quitte à si bon marché.

ANDRÉ.
Permettez-moi de vous quitter, Monsieur... Mon père doit être inquiet, désolé de mon absence, j'ai hâte de le rejoindre et de le rassurer...

RAYMOND, en dehors.
Ici!.. ici, dites-vous?

ANDRÉ.
C'est lui!.. je reconnais sa voix!.. (Raymond paraît au fond, pâle et agité.) Ah! mon père!.. (Il se jette dans ses bras.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, RAYMOND.

RAYMOND, pressant André sur son cœur.
André! mon enfant!.. Ah! si tu savais ce que j'ai souffert depuis un instant!

ANDRÉ.
Pauvre père!.. Vous m'avez cru perdu, n'est-ce pas?

RAYMOND.
En ne te voyant plus à mes côtés, en entendant dire à la foule qu'un jeune homme venait d'être renversé et foulé aux pieds des chevaux, j'ai cru que j'allais devenir fou... Je voulais interroger ceux qui m'entouraient... et je ne pouvais pas... ma pensée s'égarait... mes lèvres balbutiaient des mots indistincts et des phrases sans suite... Enfin, pourtant, je parvins à me dominer et à retrouver un peu de présence d'esprit...

ANDRÉ.
Alors on vous a dit qu'on m'avait transporté dans la maison du docteur Muller...

RAYMOND.
Aussitôt je suis accouru, tremblant, désespéré... Mais que Dieu soit béni! je te retrouve sain et sauf, et j'oublie toutes mes angoisses en te pressant dans mes bras!

ANDRÉ.
Mon bon père!.. Oui, rassurez-vous, cet accident n'aura pas de suites, à ce que m'affirme le docteur qui m'a donné ses soins.

RAYMOND.
Le docteur!.. Ah! j'ai hâte de le remercier!.. (S'approchant de Muller, qui, pendant ce qui précède, s'est assis à la table.) Monsieur, croyez à ma profonde reconnaissance!..

MULLER, se levant.
Monsieur, ce que j'ai fait pour votre fils est peu de chose, et... (Les deux hommes lèvent les yeux l'un sur l'autre, se regardant en face et font en même temps un mouvement de surprise.)

RAYMOND, à part.
C'est singulier!..

MULLER, à part.
Est-ce que je me trompe?

RAYMOND, à part.
Les traits de cet homme ne me sont pas inconnus.

MULLER, à part.
Si je ne m'abuse pas, ce serait une fâcheuse rencontre!

ANDRÉ.
Qu'avez-vous donc, mon père? Vous semblez surpris? Est-ce que vous connaissez monsieur le docteur?

RAYMOND.
Moi?... Je ne sais... je me trompe sans doute...

ANDRÉ, à part.
J'espérais en vain!..

RAYMOND, à Muller.
Pardon, Monsieur, une question?

MULLER, cherchant à lui dérober son visage.
Laquelle, Monsieur?

RAYMOND.
Est-ce que vous avez toujours exercé la médecine?

MULLER.
Dès l'âge de seize ans, j'ai commencé mes premières études.

RAYMOND.
A Paris?
MULLER.
Non, Monsieur, à l'étranger. Pourquoi cela?

RAYMOND.
C'est que, plus je vous regarde, plus je vous écoute, plus je crois que nous nous sommes rencontrés jadis!

MULLER.
A moins que vous n'ayez voyagé en Allemagne...

RAYMOND.
En Allemagne? Non.

MULLER.
Alors, vous ne pouvez me connaître... Je suis Allemand, né à Heidelberg... et quoique je parle assez facilement votre langue, je ne suis en France que depuis trois mois.

RAYMOND.
En ce cas, quelque ressemblance m'égare...

MULLER.
C'est probable.

RAYMOND.
Quoi qu'il en soit, Monsieur, outre ma dette de reconnaissance, il m'en reste une autre à acquitter envers vous...

MULLER.
Quelle dette?

RAYMOND.
Le prix des soins que vous avez donnés à mon fils...

MULLER.
Je n'ai donné à ce jeune homme qu'un asile pour quelques instants... vous ne me devez donc rien...

RAYMOND.
Alors, Monsieur, nous n'avons plus qu'à vous renouveler nos remerciements, et à nous retirer.

ANDRÉ, à part.
Partir sans la revoir!

RAYMOND.
Viens, André.

MULLER.
Attendez!..

RAYMOND.
Quoi donc?

MULLER.
Permettez-moi d'appeler un de mes élèves qui vous conduira jusqu'à la porte de la maison. (Appelant.) Wilhem?

RAYMOND.
Mais il est inutile...

MULLER.
Non pas!.. (Avec politesse.) Je vous en prie!.. (A Wilhem qui entre par la gauche.) Accompagne ces Messieurs. (Bas et très-vite.) Suis cet homme et sache qui il est.

WILHEM, bas.
Compris!

ANDRÉ, à part, regardant la porte par où est sortie Christine.
Oh! je la reverrai!

RAYMOND, à part, en regardant Muller.
J'éclaircirai mes soupçons! (Il salue le docteur et sort avec André. — Wilhem les reconduit.)

SCÈNE XIII.

MULLER, puis CHRISTINE et THÉRÈSE, et ensuite FRITZ.

MULLER, seul.
Maudit soit le hasard qui a conduit ici ces étrangers!.. Si le père est l'homme que je crois, et j'ai tout lieu de le supposer... (Après un moment.) Allons, chassons ces préoccupations!.. Je m'inquiète à tort peut-être... et d'ailleurs, un danger prévu n'est-il pas à moitié conjuré!.. (Pendant ces derniers mots, Christine est entrée avec Thérèse.)

CHRISTINE, à part.
Il n'est plus là!.. Le reverrai-je jamais?

MULLER.
C'est vous, Christine?... Voici l'heure de votre promenade accoutumée.

THÉRÈSE, qui porte le mante de Christine.
Vous voyez, nous nous disposons à sortir.

MULLER.
C'est bien.

CHRISTINE.
Où voulez-vous, Monsieur, que nous allions aujourd'hui?

MULLER.
Aux Tuileries, comme d'habitude. (Thérèse attache à Christine sa mante. Pendant ce temps, Fritz entre par la gauche et s'approche de Muller.)

MULLER, bas à Fritz.
Ah! te voilà enfin!.. Eh bien! cet imbécile, qu'en as-tu fait?

FRITZ, bas.
Il y a longtemps que je l'ai mis à la porte.

MULLER, bas.
Après lui avoir arraché sa dent?

FRITZ, bas.
Oui, celle-là... et une autre encore. (Il montre une bourse pleine.)

MULLER, lui montrant Christine du regard.
Chut!..

FRITZ.
C'est juste!

THÉRÈSE.
Nous voilà prêtes... En route!

MULLER.
Allez!.. et bonne promenade! (Christine et Thérèse sortent par le fond. — Muller et Fritz les regardent s'éloigner.)

FRITZ.
Les voilà parties!

MULLER.
Espérons qu'elles feront aujourd'hui une riche capture!

ACTE TROISIÈME

Un pavillon retiré de la maison de Raymond, dans le quartier de l'Arsenal : porte et fenêtres vitrées, au fond, donnant sur un jardin ; portes latérales ; ameublement simple.

SCÈNE PREMIÈRE

RAYMOND, puis L'ÉVEILLÉ.

(Au lever du rideau, Raymond est assis près d'une table, placée à droite et sur laquelle sont divers papiers et des livres. Il semble plongé dans une méditation, profonde. Trois petits coups sont frappés à une petite porte à gauche ; Raymond se lève, regarde de tous côtés comme pour s'assurer que personne ne vient, puis se décide à aller ouvrir. L'Éveillé paraît.)

L'ÉVEILLÉ, avançant la tête.
C'est moi, l'Éveillé, votre factotum ordinaire... Vous êtes seul, monsieur Raymond?

RAYMOND.
Oui, entre... et parle bas...
L'ÉVEILLÉ entrant.
Ne craignez rien...

RAYMOND, l'interrompant.
Qui t'amène?

L'ÉVEILLÉ, lui donnant un papier.
Je vous apporte les renseignements que vous m'avez chargé de prendre sur cet individu de la place du Chevalier-du-Guet.

RAYMOND, avec empressement.
Ah! donne...

L'ÉVEILLÉ.
C'est du nanan, ça! Comme c'est heureux d'avoir un parain greffier au Châtelet! C'est lui qui a rédigé et qui m'a baillé la chose.

RAYMOND, lisant.
« Le docteur Muller, dont le vrai nom est Joseph Cointard. » (Réfléchissant.) Joseph Cointard!.. (Lisant.) « Né à Bourges, le 8 février 1815 ; entré en 1833 à l'hospice de cette ville en qualité d'aide-surveillant, condamné quelque temps après par le présidial du Berri, pour vol, à cinq années de fers et à l'exposition publique... » (S'interrompant et à lui-même.) C'était bien lui! je ne me trompais pas! (Lisant.) « A la finition de sa peine... »

L'ÉVEILLÉ.
Hein! comme c'est rédigé!.. La finition!..

RAYMOND, continuant.
« Se rend à Paris, où il est arrêté de nouveau pour vol et brigandage; parvient à s'évader de prison et passe à l'étranger. Il y a deux mois, rentré en France sous le nom du docteur Muller, il s'établit à Paris avec une servante et une jeune fille, supposée sa pupille. Depuis ce temps, rien à dire contre lui; vie régulière, bonne réputation de savoir et d'humanité. » (A lui-même.) Se serait-il amendé? (Il pise le rapport et le met dans sa poche, et demeure un moment pensif.)

L'ÉVEILLÉ.
Vous n'avez plus rien à me commander, monsieur Raymond?

RAYMOND.
Non.
L'ÉVEILLÉ.

Alors je retourne à mes petites affaires ; car j'ai plus d'une corde à mon arc. Le matin, je suis gagne-denier, je fais les commissions, je porte les lettres pour les amoureux. Le soir, j'éclaire de mon fallot les bourgeois attardés ; enfin, le jour, quand il fait beau, je joue de la vielle à la foire Saint-Ger-

main, sur le pont Neuf près de la baraque à Tabarin, ou dans les jardins publics... On chante sa petite chanson, on fait aller sa petite manivelle, et on gagne honnêtement son pain.

RAYMOND.
C'est bien!.. va!
L'ÉVEILLÉ.
A demain, monsieur Raymond.

RAYMOND.
A demain! (L'Éveillé sort, Raymond ferme la porte, puis revient d'un air de profond accablement.)

SCÈNE II.

RAYMOND, seul.

Oh! souvenir du passé!.. rocher que je roule et qui m'écrase!.. (Après un instant et s'approchant de la table.) Achevons cette lettre... (Il s'assied et lit :) « Monseigneur, depuis douze ans que vous avez pris pitié de moi, ma résignation, ma conduite n'ont-elles pas expié un passé flétri par une condamnation infamante? N'ai-je pas, à force de dévouement et de zèle, mérité la grâce que je sollicite à genoux? Je vous en conjure, Monseigneur, daignez mettre un terme à mes longues épreuves; qu'il me soit enfin permis de relever ma tête courbée si longtemps sous le malheur ; que je puisse quitter avec mon fils ce Paris où j'étouffe, revoir cette noble Bretagne qui m'a vu naître et où je désire aller finir ma vie. (Écrivant et lisant ce qu'il écrit.) J'implore à la fois votre équité de magistrat et votre cœur de père. Grâce pour moi, grâce pour mon fils! J'attends et j'espère, Monseigneur!.. Ayez pitié du plus humble et du plus désespéré de vos serviteurs. » (Il signe, met sa lettre sous enveloppe et écrit la suscription.) « A monsieur de La Reynie, lieutenant général de la police du royaume. » (Il appuie de nouveau la tête dans ses mains et reste pensif.)

SCÈNE III.

RAYMOND, MAGUELONNE.

MAGUELONNE, entrant par le fond à droite, et à part.
Encore ici!.. tout seul... comme un hibou!.. (S'approchant.) Not' maître?..

RAYMOND, brusquement.
Hein?... qu'est-ce? que veux-tu?..
MAGUELONNE.

Oh! miséricorde! Monsieur, comme vous v'là rude! Savez-vous que, pour un homme qu'est la crème des braves gens, vous n'avez point du tout l'air commode à c' matin?..

RAYMOND, plus doucement.
Eh! ma pauvre Maguelonne, tu sais bien que je n'aime pas à être dérangé quand je travaille.

MAGUELONNE.
Tiens!.. vous travaillez donc, not' maître?... Dame! j'en savais rien... mêmement que je vous croyais endormi... D'abord, moi, voyez-vous, quand on ne remue ni pieds ni pattes, ni rien de rien, j'appelle ça se reposer.

RAYMOND.
Enfin, voyons, que voulais-tu?
MAGUELONNE.
C'est not' jeune gars, M. André, qui m'envoie...

RAYMOND, vivement.
André?... Que ne le disais-tu tout de suite?
MAGUELONNE.

Avec ça que vous m'en avez laissé le temps?... (L'imitant.) Qu'est-ce? que veux-tu? que viens-tu faire ici?... Hou, hou! (Reprenant sa voix naturelle.) Il demande comme ça s'il faut qu'il s'habille, et si vous sortirez à c' matin avec lui?

RAYMOND.
Où est-il en ce moment, ce cher André?
MAGUELONNE.

Dans sa chambre...
RAYMOND.
Et que fait-il?

MAGUELONNE.
Dame!... il étudie, je suppose... Cependant, je n'en répondrais pas...

RAYMOND.
Pourquoi cela?
MAGUELONNE.

Depuis hier que ce chérubin du bon Dieu a manqué d'être écrasé par un carrosse, je ne le reconnais plus.

RAYMOND.
Serait-il devenu plus triste que de coutume?
MAGUELONNE.

Triste!... Ah! ben oui! il est gai au contraire comme un jeune pinçon...

RAYMOND.

Je ne me suis point aperçu de cette gaieté, moi.

MAGUELONNE.

Dame!... faut croire qu'il se cache, devant vous not' maître; mais une fois dans sa chambre, il parle tout seul, il chante, il a l'air d'un fou.

RAYMOND.

C'est singulier..... D'où peut venir ce changement?...

MAGUELONNE.

C'est quéque sort qu'on lui aura jeté, ben sûr...

RAYMOND, haussant les épaules.

Allons, tu perds la tête!...

MAGUELONNE.

Finalement, qu'est-ce qu'il faut lui répondre de vot' part, not' maître?

RAYMOND.

Tu lui diras que je le verrai dans une heure, à mon retour.

SCÈNE IV.

LES MÊMES ANDRÉ.

ANDRÉ, qui a entendu.

Vous sortez, mon père?

RAYMOND.

Oui, cher enfant... (A Maguelonne.) Donne-moi mon chapeau.

MAGUELONNE.

Je vas vous l'qu'rir, not' maître... (Elle sort.)

ANDRÉ.

Me permettez-vous de vous accompagner?

RAYMOND.

En ce moment, c'est impossible; mais, plus tard, je viendrai te prendre, et nous sortirons ensemble. (Il va prendre sur la table la lettre qu'il a écrite.)

ANDRÉ.

C'est pour cette lettre que vous me quittez?

RAYMOND, troublé.

Cette lettre?... Oui... oui... (Il la met vivement dans sa poche.)

ANDRÉ.

Et vous ne serez pas longtemps absent?

RAYMOND.

Non... du moins, je le crois. — Au reste, un jour, bientôt peut-être, j'en ai l'espoir, toutes ces absences cesseront.

ANDRÉ, avec joie.

Vraiment?

RAYMOND.

Ah! si je n'obéissais qu'à ma volonté, cher enfant, mon plus grand bonheur serait de rester sans cesse auprès de toi!..

ANDRÉ.

Si vous ne suiviez que votre volonté, mon père?... mais vous dépendez donc de quelqu'un?

RAYMOND.

Oui, malheureusement...

ANDRÉ.

C'est étrange!...

RAYMOND.

Et pourquoi?

ANDRÉ.

Je croyais que les hommes de votre âge étaient les maîtres de leurs actions.

RAYMOND.

Tu te trompais, André; les plus riches et les plus puissants eux-mêmes ne peuvent se dire indépendants... Mais, je te le répète, bientôt, je l'espère, je serai plus libre...

MAGUELONNE, rentrant.

Not' maître, v'là votre chapeau.

RAYMOND, le prenant.

Au revoir, mon enfant!... (Il l'embrasse.)

ANDRÉ.

Revenez vite, au moins!...

RAYMOND.

Sois tranquille! Allons, Maguelonne, viens m'ouvrir la porte.

MAGUELONNE.

Je vous suis, not' maître. (Ils sortent par le fond, à droite.)

SCÈNE V.

ANDRÉ, seul.

Où va-t-il ainsi?... Quelle est cette lettre qu'il me dérobaît avec tant de soin?... Je ne sais rien de lui, j'ignore sa position, sa fortune... Ah! le ciel m'est témoin que je ne doute pas de mon père! — Je sais qu'il ne peut rien faire que d'honorable et de bon... Eh! que m'importeraient son état, sa

fortune, si son avenir, si mon bonheur n'en dépendaient? — Riche et considéré, je puis, un jour peut-être, aspirer à la main de celle qui m'est chère... Pauvre et obscur, au contraire, à quel titre son tuteur, ce médecin allemand, accueillerait-il l'aven de mon amour?... Ah! qui m'aidera à percer ce mystère?... qui me dira le secret de ma destinée?

SCÈNE VI.

ANDRÉ, MAGUELONNE, puis HECTOR.

MAGUELONNE, accourant.

M'sieur André!... M'sieur André!...

ANDRÉ.

Eh bien! qu'y a-t-il?

MAGUELONNE.

C'est un étranger qui est là, dans la maison.

ANDRÉ.

Un étranger?

MAGUELONNE.

Un superbe gentilhomme... qui n'est pas beau du tout.

ANDRÉ, souriant.

Superbe et pas beau!... Comment arranges-tu cela, Maguelonne?

MAGUELONNE.

Ma fine!... c'est bien facile à comprendre... Il est vilain de figure, mais magnifique de dorure... Voilà!...

ANDRÉ.

Et que veut ce gentilhomme?

MAGUELONNE.

Il demande après vot' père.

ANDRÉ.

Tu as dit qu'il était sorti?

MAGUELONNE.

Pardieu, oui!.. mais il a répondu, comme ça, qu'il attendrait.. Parait qu'il vient pour une affaire de conséquence... et qu'il a du temps devant lui. — Qu'est-ce qu'il faut faire, m'sieur André?

ANDRÉ.

Eh bien, prie cet étranger de venir ici... je lui tiendrai compagnie, jusqu'au retour de mon père.

MAGUELONNE, regardant au fond, à droite.

Tiens... justement le v'là qui vient de ce côté... (Criant.) Hé! Monsieur! par ici... v'là M. André, le fils de M. Raymond.

HECTOR, entrant.

Son fils?..

MAGUELONNE.

Oui, mon gentilhomme!

ANDRÉ.

Va, Maguelonne, laisse-nous!...

ANDRÉ, à part, regardant Maguelonne.

Elle est gentille, cette suivante!

MAGUELONNE, à part, regardant Hector.

Décidément, il n'est pas beau!

SCÈNE VII.

ANDRÉ, HECTOR.

ANDRÉ.

Vous désirez parler à mon père, Monsieur?

HECTOR.

Oui, jeune homme.

ANDRÉ.

Il ne tardera pas à rentrer, je l'espère, et si vous voulez prendre la peine de vous asseoir... (Il lui présente un siège.)

HECTOR.

Merci, pas de façons!.. Il s'agit d'une affaire qui me tient fort au cœur... (André s'incline sans répondre.) d'une affaire de confiance... (André s'incline de nouveau.) Mais, au fait, puisque vous êtes son fils, je puis vous dire ce qui m'amène.

ANDRÉ.

Parfaitement!

HECTOR.

Je me nomme le chevalier Hector de Beaupignon, gentilhomme, possédant d'assez jolis biens aux environs de Concarneau... Allez à Concarneau, tout le monde vous parlera de Beaupignon.

ANDRÉ, souriant.

Dispensez-moi du voyage, monsieur le chevalier, je vous crois sur parole...

HECTOR, avec explosion.

Jeune homme, Paris est un gouffre!

ANDRÉ.

Vous dites, Monsieur?

HECTOR.

Je dis un gouffre!.. un abîme!.. un antre!.. une caverne!..

un réparateur!.. Je me contente de ces expressions, la langue française ne m'en fournissant pas de plus énergiques!..

ANDRÉ.

Mon Dieu! quel courroux!

HECTOR.

Et il y a de quoi!.. Il y a quelques jours, j'arrive dans cette ville plein de confiance, de candeur et d'illusions, pour m'amuser, me distraire en bon gentilhomme, et déjà l'on m'a volé ma bourse, une paire de manchettes en point d'Alençon et deux montres... deux bijoux de famille auxquels j'étais fort attaché... beaucoup plus qu'ils ne l'étaient à moi!..

ANDRÉ.

Eh bien, Monsieur?

HECTOR.

Eh bien, jeune homme, justement indigné de ces spoliations, je suis allé, ce matin, à l'hôtel de M. le lieutenant de police. Il ne s'y trouvait pas, il était à Versailles auprès de Sa Majesté Louis XIV qui l'avait fait mander... Mais vous sentez bien qu'un homme de ma qualité ne fait jamais anti-chambre... En l'absence de M. de La Reynie, j'ai parlé à son premier domestique, je lui ai conté mes aventures, j'ai formulé mes griefs, et c'est lui qui m'adresse à maître Raymond.

ANDRÉ, très-surpris.

A mon père?... Je ne vous comprends pas... Que peut mon père à toute cette affaire?

HECTOR.

Ce qu'il peut? Mais tout, jeune homme; il peut fournir des renseignements et me faire retrouver ces objets précieux dont je déplore la perte.

ANDRÉ.

Vous les faire retrouver?

HECTOR.

Eh! sans doute!... On m'a mis au courant de son histoire... il a connu, il doit connaître encore la plupart des filoux, des voleurs de Paris.

ANDRÉ.

Lui? mon père?

HECTOR.

C'est clair!.. Lui, un ancien condamné!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, RAYMOND, qui depuis un instant a paru à la porte de gauche.

RAYMOND, s'avancant.

Assez, Monsieur!

ANDRÉ.

Mon père!

HECTOR.

Maître Raymond!

ANDRÉ.

Ah! venez, mon père! et dites à ce gentilhomme qu'il se trompe, qu'il vous calomnie!

HECTOR.

Moi!.. Comment?... Mais...

RAYMOND, d'un air accablé.

Il n'a dit que la vérité!

ANDRÉ.

Grand Dieu!

HECTOR.

Parbleu! je savais bien!

ANDRÉ, se laissant tomber sur une chaise.

O mes rêves! mes rêves! (Il cache sa tête dans ses mains.)

RAYMOND, à Hector.

Je suis Pierre Raymond, que voulez-vous de moi?

HECTOR.

Mon cher, j'ai été dépouillé, volé... de ma bourse, de deux montres...

RAYMOND, avec impatience.

Il suffit!.. On fera des recherches.

HECTOR.

A merveille!

RAYMOND.

Allez, Monsieur! Excusez-moi, je suis très-préoccupé en ce moment.

HECTOR.

Je me retire. (Il va pour sortir et revient.) Ah! la bourse contenait vingt-cinq louis, et l'une des montres avançait de dix minutes... cela peut aider à reconnaître les objets.

RAYMOND, avec un peu d'impatience.

C'est bien! c'est bien!

HECTOR, à part.

O montres de mes pères, vous reverrai-je un jour? (Il sort par le fond à droite.)

SCÈNE IX.

RAYMOND, ANDRÉ.

RAYMOND, après avoir un moment regardé André, s'approchant de lui.
Tu sais tout! Le hasard vient de te révéler le secret que, pendant douze années, j'étais parvenu à te cacher.

ANDRÉ.

Vous, mon père!.. vous, un condamné!..

RAYMOND.

Écoute André... et juge-moi!... Il y a quinze ans, j'habitais la Bretagne, je cultivais comme métayer un des domaines de la marquise de Guébriac... Je n'étais pas riche, mais je me trouvais heureux, et je remerciais Dieu dans mes prières, car j'avais une compagne aussi vertueuse que belle. Nous nous aimions d'un amour sans partage, et, comme pour compléter notre joie, le ciel nous avait envoyé un fils... toi... André!.. Hélas! ce bonheur était trop grand, il ne pouvait pas être durable. Le malheur fondit sur nous, foudroyant comme la tempête, et, comme elle, ne laissant après lui que des ruines... Un riche débauché des environs vit ta mère, il la trouva belle... et, croyant faire un grand honneur à la femme d'un paysan, il osa lui déclarer sa passion. Ta mère le repoussa avec horreur, avec mépris... Mais cet homme ne se découragea pas... et, à partir de ce jour, la pauvre Yvonne le rencontra partout sur son passage.

ANDRÉ.

Continuez, mon père, continuez.

RAYMOND.

Un soir qu'elle était seule, il eut l'audace de franchir la porte de notre chaumière... Il s'efforça de séduire ta mère par des promesses, fit briller à ses yeux une poignée d'or, qu'elle jeta à ses pieds avec indignation... Alors, perdant toute retenue, sans pitié pour ses larmes, sans respect pour le berceau où dormait un enfant, ce misérable voulut employer la violence...

ANDRÉ, cachant son visage dans ses mains.

Ô ma mère!.. ma mère!

RAYMOND.

En ce moment je revenais du labour... j'entendis les cris poussés par Yvonne... Je m'élançai... et, n'écoulant que ma colère, me faisant une arme du bâton ferré que je tenais à la main, je brise la tête du lâche qui voulait nous déshonorer, et je l'étends mort à mes pieds.

ANDRÉ, se levant.

Oh! vous avez bien fait, mon père!

RAYMOND.

Peut-être mon crime était-il excusable, mais je fus accusé d'avoir attiré ma victime dans un piège et de l'avoir assassinée pour la dépouiller.

ANDRÉ.

Infamie!.. Mais vous vous êtes défendu, vous avez prouvé votre innocence?..

RAYMOND.

Non! En vain je protestai contre cette odieuse accusation, en vain ta mère s'efforça de faire prévaloir la vérité... le cadavre, l'or trouvé sur le sol de ma chaumière... toutes les apparences étaient contre moi!.. Je fus condamné!..

ANDRÉ.

Condamné!..

RAYMOND.

Oui, condamné à vingt ans de galères!..

ANDRÉ.

Ah! mon Dieu!

RAYMOND.

Oh! je serais mort de honte et de désespoir, si je ne m'étais dit qu'il fallait vivre et souffrir pour ma femme et pour mon enfant... C'est pendant mon absence que la marquise de Guébriac, cette pieuse et noble dame, prit soin de toi et de ta mère, s'efforçant de soutenir le courage qui lui manquait... Mais, hélas!.. je ne devais plus la retrouver... La pauvre bien-aimée s'éteignit peu à peu, consumée par le chagrin et la douleur... et, pour la seconde fois, te laissant orphelin.

ANDRÉ.

Mais vous... vous, mon père?..

RAYMOND.

Trois ans s'écoulèrent. Au bout de ce temps, grâce à ma conduite irréprochable, grâce surtout aux sollicitations constantes de notre digne protectrice, j'obtins de quitter la livrée d'infamie que je portais... M. de La Reynie daigna s'intéresser

à moi... Il m'accorda une liberté temporaire... me fit venir à Paris et me procura un modeste emploi... Je pouvais te revoir, vivre à tes côtés et veiller sur toi. — J'acceptai cette faveur avec reconnaissance... Voilà mon histoire, André!... Maintenant que tu connais mes malheurs, ma vie, rougis-tu de moi?... Méprises-tu ton père?

ANDRÉ, avec élan.

Vous mépriser... vous si à plaindre!... si malheureux!... Ah! je vous aimais déjà de toute mon âme pour vos soins, pour votre tendresse; mais à présent je vais vous aimer encore plus pour tout ce que vous avez souffert! (Il se jette dans ses bras.)

RAYMOND, l'étreignant.

Mon fils!.. mon enfant adoré!.. Mais va, sois tranquille, ce temps d'épreuve finira... bientôt, je pourrai relever hardiment la tête...

ANDRÉ.

Serait-il possible!... et comment?

RAYMOND.

Cette lettre que tu m'as vu emporter ce matin...

ANDRÉ.

Eh bien, mon père, cette lettre?

RAYMOND.

Est une requête, un recours en grâce adressé à monseigneur le lieutenant de police, et dont j'espère beaucoup; je viens de la porter moi-même à son hôtel, et...

SCÈNE X.

LES MÊMES, LA REYNIE.

LA REYNIE, qui vient d'entrer par le fond, à droite, pendant les derniers mots.

Et je viens y répondre, Raymond!

RAYMOND.

Monsieur de La Reynie!... ici!..

LA REYNIE.

Renvoyez votre fils... J'ai à vous parler d'affaires graves...

RAYMOND.

Tu entends, mon enfant! Va, laisse-nous!

ANDRÉ, à part.

Que veut-il lui dire? (Il sort.)

SCÈNE XI.

RAYMOND, LA REYNIE.

RAYMOND.

Vous, Monseigneur, chez moi?... un tel honneur!

LA REYNIE.

On vient de me remettre votre lettre, Raymond, et, comme je vous le disais, c'est ma réponse que je vous apporte.

RAYMOND, très-ému.

Ah! Monseigneur!... daignerez-vous cette fois accueillir mon ardente prière?

LA REYNIE.

Ces lettres de grâce, auxquelles vous attachez un si grand prix, dépendent de vous, Raymond...

RAYMOND.

De moi?...

LA REYNIE.

De vous-même. Bientôt, demain peut-être, elles peuvent être signées par le roi.

RAYMOND.

Quoi, Monseigneur, je pourrais espérer?... Ah! parlez!... que dois-je faire?

LA REYNIE.

Pierre Raymond, j'attends de vous un service.

RAYMOND.

Un service?...

LA REYNIE.

J'arrive de Versailles, où Sa Majesté m'avait fait appeler... J'ai trouvé le roi profondément affligé de ce qui se passe : « Eh! quoi! s'est-il écrié, on décime ma noblesse! les plus vaillants, les plus jeunes gentilshommes de ma cour disparaissent subitement... des mères de famille, au désespoir, viennent m'implorer en me redemandant leurs enfants! — Et nous ne trouverions pas un moyen de mettre un terme à de pareils malheurs!.. Je sais combien de recherches ont eu lieu déjà, je sais que toutes les ressources dont vous disposez ont été employées pour arriver à la découverte des malfaiteurs; mais ce n'est point assez! Faites savoir à tous que notre bienveillance, que nos royales faveurs sont acquises d'avance à qui se dévouera pour le salut commun. Souvenez-vous que vous me devez compte de la vie de mes sujets, et que je suis responsable de leur sang devant Dieu! » Voilà, Raymond, ce que

m'a dit le roi. Ces paroles ne vous font-elles pas comprendre ce que je viens vous demander et quel prix je mets à votre grâce?...

RAYMOND.

J'attends que vous vous expliquiez, Monseigneur.

LA REYNIE.

Depuis que je vous connais, j'ai apprécié votre sagacité, votre intelligence... Vos trois années de captivité vous ont mis à même de connaître bien des misérables sans cesse en lutte avec la loi... — Eh bien! consentez à nous venir en aide, mettez à mon service votre zèle et votre dévouement?.

RAYMOND.

Moi, Monseigneur!

LA REYNIE.

Ne vous êtes-vous jamais préoccupé de ces enlèvements mystérieux?... Ne vous êtes-vous jamais demandé quels pouvaient en être les auteurs?

RAYMOND.

Pardonnez-moi, Monseigneur; j'ai un fils, et, comme père, je ne pouvais rester indifférent à de pareilles calamités...

LA REYNIE, vivement.

Souçonneriez-vous quelque chose?... Pourriez-vous me mettre sur la trace des criminels?..

RAYMOND.

Je crois du moins entrevoir une partie de la vérité.

LA REYNIE.

Et c'est?..

RAYMOND.

C'est à l'aide d'une femme qu'ils tendent leurs pièges, qu'ils attirent les victimes dans leur repaire pour les égorguer et les dépouiller.

LA REYNIE, pensif.

Oui... oui... vous avez raison, ce doit être cela... Mais cette femme, quelle est-elle? Il faut la trouver, me livrer ses complices...

RAYMOND.

Je n'ose vous faire cette promesse, Monseigneur.

LA REYNIE.

Et pourquoi?

RAYMOND.

Parce que, pour arriver à ce résultat, il faudrait me servir d'un moyen que je ne puis pas... que je ne veux pas employer.

LA REYNIE.

Songez qu'il y va de la remise du reste de votre peine... en un mot, de votre grâce!..

RAYMOND.

Cette grâce, si précieuse qu'elle soit, ne vaut pas le sacrifice que je lui ferais. (La marquise paraît au fond dans le jardin, introduite par Maguelonne.)

LA REYNIE.

Ainsi, vous refusez de rechercher, de découvrir les coupables?

RAYMOND.

Avec un profond regret, Monseigneur; mais je refuse.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LA MARQUISE DE GUÉBRIAC.

LA MARQUISE, pâle et défaits.

Et moi, Raymond, me refusez-vous?

RAYMOND ET LA REYNIE.

Madame de Guébriac!..

LA MARQUISE.

Une mère au désespoir, qui n'a plus que vous pour refuge, qui vient vous supplier de lui venir en aide...

LA REYNIE.

Comment! que dites-vous?..

RAYMOND.

Qu'est-il donc arrivé?

LA MARQUISE.

Depuis trois jours, mon fils n'a pas reparu!..

RAYMOND.

Votre fils!..

LA REYNIE.

Lui aussi!..

LA MARQUISE.

Depuis trois jours, je l'attends, je le cherche... Je prie Dieu de me le rendre, et personne ne peut me dire ce qu'il est devenu... Et Dieu lui-même reste insensible à ma douleur, à mes larmes!.. Enfin, aujourd'hui, il y a une heure, j'ai couru chez vous, monsieur de La Reynie... vous étiez absent... Alors, une inspiration m'est venue... j'ai pensé à vous, Raymond... et mon cœur m'a crié : « Lui seul aura pitié de mon désespoir; lui seul, s'il en est temps encore, pourra retrouver et me rendre mon fils! »

RAYMOND, avec émotion.
Vous dites, Madame, qu'il y a trois jours qu'il vous a quittée?

LA MARQUISE.
Oui... trois jours... le soir même où vous êtes venu à l'hôtel... pendant cette fête que je donnais en mémoire de sa naissance...

RAYMOND.
Et où allait-il? Le savez-vous?

LA REYNIE.
Pouvez-vous nous donner quelques renseignements?

LA MARQUISE.
Un de ses amis, M. de Lucenay, que j'ai fait prévenir, m'a dit qu'il allait à un rendez-vous.

RAYMOND ET LA REYNIE.
Un rendez-vous?

LA MARQUISE.
Donné par une femme, une jeune fille d'une rare beauté.

RAYMOND, à part.
Je le disais bien! (Haut.) Et la demeure, le nom de cette femme?

LA MARQUISE.
Je les ignore, comme M. de Lucenay les ignorait lui-même. — Je sais seulement qu'il la rencontrait depuis quelques jours aux Tuileries.

RAYMOND, vivement.
Aux Tuileries!

LA REYNIE.
Quel indice!... C'est là que nous la trouverons, là qu'elle tend ses perfides amorces...

RAYMOND, réfléchissant.
Oui, mais en supposant qu'elle s'y rende encore, pour arrêter ses complices, pour acquérir la preuve du crime, il faudrait leur jeter une nouvelle victime.

LA REYNIE.
N'ai-je pas, sous mes ordres, des hommes, des agents?...

RAYMOND.
Eh! qui donc, voudrait risquer sa vie? qui donc voudrait se dévouer ainsi? (André paraît et écoute à l'écart.)

LA MARQUISE, se désespérant.
Ne trouverez-vous donc aucun moyen? ne tenterez-vous pas de sauver mon fils?...

RAYMOND, d'une voix grave et profonde.
Vous avez veillé sur mon enfant, madame la marquise... Vous avez adouci la dernière heure de celle qui est là-haut... ce souvenir ne me donne pas le droit de repousser votre prière... Ce que je refusais de faire pour obtenir ma grâce, je le ferai pour payer vos bienfaits.

LA MARQUISE, lui prenant les mains.
Ah! Raymond, que le ciel vous bénisse, vous et votre fils!

RAYMOND, tressaillant.
Mon fils!... Priez pour lui, Madame, en priant pour le vôtre!...

LA MARQUISE.
O ciel!... que dites-vous? Quel est votre projet?

RAYMOND.
Dieu me l'inspirera... Allez, allez, Madame... J'ai besoin de tout mon sang-froid et de tout mon courage. (André traverse le jardin, écoute, puis disparaît par la gauche.)

LA REYNIE.
Venez, Madame, retirez-vous!...

LA MARQUISE.
Raymond, vous allez faire pour moi plus en une heure que je n'ai fait pour vous et les vôtres pendant toute ma vie!... Encore une fois, soyez béni!... (Elle presse de nouveau les mains de Raymond et sort par le fond, à droite, avec M. de La Reynie.)

SCÈNE XIII.

RAYMOND, puis ANDRÉ.

RAYMOND, seul, s'approchant de la table et posant la main sur une Bible.
Sainte Bible, livre sacré où Dieu a déposé sa parole, toi qui m'as conseillé et soutenu pendant tout le cours de mon existence... Bible sainte! sois encore mon guide, et dicte-moi mon devoir! (Il ouvre la Bible et lit.) « Le Seigneur éprouva Abraham, et lui dit : Prends ton fils unique Isaac, que tu chéris, va dans la terre de Vision, et là, sur une des montagnes que je te montrerai, tu me l'offriras en holocauste. »

ANDRÉ, qui a reparu depuis un instant, s'approchant.
« Et s'étant levé, Abraham répondit : Seigneur, je suis prêt! »

RAYMOND.
André, mon enfant, c'est toi!...

ANDRÉ.
J'étais là, j'ai tout entendu. — Mon père, j'acquitterai notre

dette de reconnaissance, je vous aiderai à obtenir votre grâce.

RAYMOND, le saisissant dans ses bras.
Non! non! je n'accepte pas ton généreux dévouement.

ANDRÉ.
Mais, vous avez promis, mon père...

RAYMOND.
J'ai promis! Eh bien, oui! mais le courage me manque!... mes entrailles de père se révoltent... et mon cœur se refuse à tenter cette épreuve!

ANDRÉ.
Mais votre reconnaissance?...

RAYMOND.
Ma reconnaissance ne va pas jusqu'à exposer ta vie...

ANDRÉ.
Ces lettres de grâce?... Le droit de vivre honoré?

RAYMOND.
Et qu'importe mon honneur, si je te perds!... (L'étreignant.) Tu n'iras pas, André, tu n'iras pas!...

ANDRÉ.
J'irai, mon père!... et ne doutez pas de ma résolution, de mon courage!... Des misérables dressent dans l'ombre leurs pièges pour y prendre les victimes, ces misérables, j'irai les chercher jusques dans leur repaire... Une femme s'est faite la complice et l'instrument de leurs crimes; cette femme, je la trouverai!... Lorsqu'il s'agit du repos, du salut de toute une cité, lorsque c'est la famille que l'on va défendre, une pareille mission honore ceux qui l'acceptent. Ces espions-là, mon père, s'appellent des sauveurs!

RAYMOND.
André!... noble enfant!... Quoi! tu veux?...

ANDRÉ.
Oui, mon père.— Tout à l'heure, c'était une mère qui vous implorait, et la mienne, du fond de sa tombe, m'encourage et me conseille!... D'ailleurs, Dieu étendra sur nous son regard!... Il me conservera à votre tendresse.

RAYMOND.
Et si tu t'abusais? si ces monstres...

ANDRÉ.
Écoutez, écoutez, mon père!... (Il s'approche de la table où est la Bible et lit un autre verset.) « Abraham prépara le bûcher et saisit le glaive; mais un ange du Seigneur apparut et lui dit : Dieu n'accepte pas le sacrifice; et Isaac fut sauvé. »

RAYMOND, joignant les mains et tombant à genoux.
Seigneur, refusez-vous le sacrifice? Seigneur, Seigneur, sauvez-vous mon fils?.. (Le rideau baisse.)

ACTE QUATRIÈME

La terrasse des Tuileries telle qu'elle était en 1670. — Bosquets et bancs; au fond, le cabaret de Renard. — Grand jour, soleil resplendissant.

SCÈNE PREMIÈRE.

SEIGNEURS et DAMES, PROMENEURS DES DEUX SEXES, de tout âge et de toute condition; DE MONTAIGLON, DE BRACIEUX, puis LUCENAY.

(Lorsque le rideau se lève, les promeneurs vont et viennent sur la terrasse ou sont assis sur les bancs qui sont sous les bosquets. — De Montaignon est au milieu d'un groupe de jeunes seigneurs avec lesquels il s'entretient. — Peu d'instants après, on voit arriver de Bracieux; il aperçoit de Montaignon et va à lui.)

DE BRACIEUX.
Eh! c'est de Montaignon!... Bonjour, baron!

DE MONTAIGLON.
Bonjour, vicomte!

DE BRACIEUX.
Il y a foule aujourd'hui aux Tuileries.

DE MONTAIGLON.
Pardieu! c'est la promenade en vogue. Les charmilles de Lenôtre, le cabaret de Renard attirent ici tout Paris. D'ailleurs, que veux-tu que l'on fasse par ce soleil de mai?

DE BRACIEUX.
Ah çà! quelles nouvelles?

DE MONTAIGLON.
Tu sais que ce pauvre Guébricac a disparu.

DE BRACIEUX.
Hein!... que me dis-tu là? Le marquis de Guébricac?

DE MONTAIGLON.

Eh! sans doute! Armand de Guébriac... disparu comme Miremont, comme Château-Nevers, comme Boisjolé... et les autres.

DE BRACIEUX.

Je l'ignorais.

DE MONTAIGLON.

D'où sors-tu donc?... Il n'est bruit que de cela à Paris. Demande plutôt à Lucenay, de qui je le tiens... N'est-ce pas, Lucenay?..

DE LUCENAY, entrant et s'approchant.

Quoi donc, Messieurs?

DE BRACIEUX.

Est-ce vrai ce que dit le barou?

DE LUCENAY.

Que dit-il?

DE BRACIEUX.

Que Guébriac a disparu.

DE LUCENAY.

Très-vrai, malheureusement.

DE BRACIEUX.

Ah çà! et depuis quand?

DE LUCENAY.

Depuis trois jours, depuis cette fête donnée par sa mère... et où il nous a quittés pour courir à un rendez-vous.

DE BRACIEUX.

C'est étrange!

DE LUCENAY.

Hier, la marquise, dont l'inquiétude est navrante, m'a fait prier de passer chez elle... Elle m'a appris, au X yeux, ce déplorable événement, et m'a demandé si je connaissais quelque circonstance qui pût la mettre sur la trace de son fils... Naturellement j'ai dit ce qu'il nous avait conté.

DE MONTAIGLON.

Par malheur, c'est assez vague! un rendez-vous avec une inconnue...

DE BRACIEUX.

Quelque enchantement qui le retient sans doute dans ses filets... — Comme Annibal, il se sera endormi dans les délices de Capoue... Nous le reverrons bientôt, je l'espère.

DE LUCENAY.

Je le souhaite; mais je ne partage pas tout à fait ta confiance... Guébriac aime trop sa mère pour lui causer volontairement de pareilles alarmes...

DE MONTAIGLON.

C'est mon avis.

DE BRACIEUX.

Mais alors, Messieurs, que craignez-vous donc?

DE LUCENAY.

Je crains... ma foi, je crains qu'il ne lui soit arrivé malheur, qu'il ne soit tombé dans quelque piège...

DE BRACIEUX.

En vérité?... c'est effrayant!..

SCÈNE II.

LES MÊMES, HECTOR, puis L'ÉVEILLÉ.

HECTOR, entrant et venant à eux.

Eh! je ne me trompe pas!.. M. de Montaignon, M. de Lucenay, M. de Bracieux... la fleur des gentilshommes!.. Votre serviteur, Messieurs!.. (Voyant qu'ils le regardent d'un air étonné.) Vous ne me remettez pas?... (Se présentant.) Beaupignon!.. le chevalier Hector de...

DE MONTAIGLON, se souvenant.

Ah! oui, oui, je me rappelle.

HECTOR.

A la bonne heure donc!

DE MONTAIGLON, bas à de Bracieux et à de Lucenay.

C'est cet imbécile nouvellement arrivé de Bretagne...

HECTOR.

Je savais bien que vous deviez me reconnaître.

LES TROIS GENTILSHOMMES.

Bonjour, chevalier, bonjour!

HECTOR.

Je me promenais dans ce jardin, en sortant de chez cet empoisonneur de Renard, je jorgnais les femmes... (D'un air dégagé.) il faut bien tuer le temps... lorsque de loin je vous ai aperçus... et tout de suite je suis accouru.

DE BRACIEUX.

C'est trop de courtoisie!

DE MONTAIGLON.

Eh bien, chevalier, les conquêtes?

HECTOR, d'un air fat.

Mais cela va, cela marche... Entre nous, je n'ai pas à me plaindre. (A part.) Il est inutile de leur parler de mes déconvenues!

DE LUCENAY, touchant l'épaule d'Hector.

Vous avez là de jolis ferrets!

HECTOR.

Oh! c'est bien simple... des diamants tout uniment.

DES MONTAIGLON.

Des diamants!.. malpeste!..

HECTOR.

Et vous, Messieurs, les folies... les amours?..

DE LUCENAY.

Ah! diable!.. les amours?... elles sont meurtrières par le temps qui court.

DE MONTAIGLON.

On parle d'une femme, d'une sirène...

HECTOR.

Quelle sirène?

DE MONTAIGLON.

La sirène de Paris, tout le monde connaît cela!

DE BRACIEUX.

On chante même dans les rues un Noël qu'on a fait à son sujet.

HECTOR.

Un Noël?..

DE MONTAIGLON.

Eh! tenez, écoutez plutôt!.. (Depuis quelques instants, l'éveillé a paru. La foule a formé le cercle autour de lui. Il chante et s'accompagne sur une vielle.)

L'ÉVEILLÉ.

PREMIER COUPLET.

Une beauté mystérieuse
Est à Paris, dit-on,
Dont la puissance est merveilleuse,
Dont nul ne sait le nom.
Craignez sa grâce souveraine,
Craignez sa voix et son souris;
Car cette femme est la sirène
La sirène de Paris!

HECTOR.

La sirène de Paris!.. Ah çà! est-ce qu'elle existe réellement?

L'ÉVEILLÉ, chantant.

DEUXIÈME COUPLET.

Comme les filles de Sicile,
Par des charmes vainqueurs
Domptant l'amant le moins docile,
Elle attire les cœurs.
Dans son antre elle vous entraîne,
Et pour toujours vous volla pris...
Ah! prenez garde à la sirène
La sirène de Paris!

(Criant.) Achetez, Messieurs et Mesdames, la complainte de la sirène de Paris... pour un sou! (Il vend des chansons et finit par s'éloigner en reprenant le refrain de sa complainte.)

HECTOR.

Et cette sirène fantastique, où la trouve-t-on?

DE MONTAIGLON.

Ma foi, je n'en sais rien... je ne l'ai jamais vue.

DE LUCENAY.

Ni moi.

DE BRACIEUX.

Ni moi, pardieu!

HECTOR.

C'est un conte bleu!

DE BRACIEUX.

Quelque fable renouvelée des Grecs ou de la tour de Nesle.

DE LUCENAY, pensif.

Eh! eh! je n'en voudrais pas jurer... d'après ce qui se passe.

DE MONTAIGLON.

Quoi! Lucenay, attribuerais-tu ces disparitions à la sirène?

DE LUCENAY.

Qui sait?... peut-être!

HECTOR.

Bah! occupons-nous de quelque chose de plus réel... Messieurs... J'aperçois là-bas de jolies femmes... en chasse!.. (Il se met à la poursuite de deux femmes qui traversent le théâtre et disparaissent.)

DE BRACIEUX, le regardant s'éloigner en riant.

Ah! ah! quel enragé! (Ils s'éloignent en causant.)

RAYMOND, qui est entré depuis un instant, à part.

Je n'aperçois pas André... pourtant il doit être ici... Il y a une heure qu'il m'a quitté pour venir dans ce jardin. (Regardant.)

Ah! c'est lui! le voilà!.. (Il remonte et s'éloigne. — On voit alors arriver André, magnifiquement vêtu en gentilhomme. A son approche, tous les promeneurs s'arrêtent pour le regarder. — Les promeneuses se le montrent en souriant. — André s'avance en observant avec attention, la main sur la hanche et l'air dégagé.)

SCÈNE III.

ANDRÉ, PROMENEURS et PROMENEUSES, puis RAYMOND.

PREMIÈRE PROMENEUSE, regardant André et à part.
Voilà un jeune cavalier de bonne mine!

DEUXIÈME PROMENEUSE, à une autre qui l'accompagne.
Quelle ravissante figure!

ANDRÉ.
Des femmes! approchons! (André s'approche de la première promeneuse, en la regardant d'un air provocant; celle-ci, qui lui souriait, se recule un peu effrayée et s'éloigne. — A part.) Comment!.. elle s'éloigne!.. Ah! ces deux autres!.. (Il s'approche des deux jeunes filles qui se promènent ensemble et les salue.) Mesdemoiselles!.. (Elles se troublent, pressent le pas et s'éloignent à leur tour sans répondre.) Pas de réponse!.. je me trompais encore!.. (Apercevant une dame assise dans un bosquet et s'approchant.) Madame!..

TROISIÈME PROMENEUSE.
Monsieur!.. (Il va pour s'asseoir près d'elle. — Elle se lève.)

ANDRÉ.
Vous me fuyez?.. (Voyant qu'elle regarde de tous côtés.) Vous cherchez quelqu'un?

TROISIÈME PROMENEUSE.
Peut-être!

ANDRÉ.
Et qui donc?

TROISIÈME PROMENEUSE.
Mon mari.

ANDRÉ, déconcerté.
Votre mari!

TROISIÈME PROMENEUSE.
Ah! le voici!

UN BOURGEOIS, qui a paru depuis quelques instants, s'approchant.
Eh bien! qu'est-ce donc?

TROISIÈME PROMENEUSE.
Rien, mon ami... ce gentilhomme se trompait, voilà tout!
Viens!.. (Elle lui prend le bras et l'emmène.)

ANDRÉ, à part.
Une honnête bourgeoise!.. (Avec dépit et frappant du pied.) Ah! je joue de malheur!.. Depuis plus d'une heure que je me promène dans ce jardin, impossible de découvrir celle que je cherche... quelques regards, quelques sourires, et rien de plus!.. Attendons!.. ne perdons pas courage!.. C'est pour sauver le fils de notre bienfaitrice, c'est pour obtenir la grâce de mon père que j'ai entrepris cette tâche... je dois la remplir jusqu'au bout!

RAYMOND, qui a reparu pendant ces derniers mois, s'approchant, et à voix basse.

Je suis là!.. je veille sur toi!

ANDRÉ.
Mon père!

RAYMOND.
Silence! (Il s'éloigne de lui. — Quelques promeneurs passent.)

ANDRÉ, à lui-même.
Où la retrouver? A quoi la reconnaître, si toutefois elle est ici?

RAYMOND, se rapprochant, et bas, en le croisant.
Eh bien! cette femme?... cette inconnue?

ANDRÉ, bas.
Rien ne me l'a encore signalée.

RAYMOND, bas.
Observe!.. promène-toi parmi la foule! fais sonner l'ot que tu as dans tes poches!

ANDRÉ.
Oui, oui... La tête haute, la main sur la hanche... l'air évaporé et impertinent... l'air d'un gentilhomme, enfin!.. Te-bez!.. tenez!.. est-ce cela? (Il marche en se donnant des airs de grand seigneur.)

RAYMOND, avec admiration.
Bien... bien... cher enfant!.. (Il va pour le presser dans ses bras et s'arrête.) Quelqu'un!.. (Il s'éloigne vivement de lui.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, HECTOR, entrant tout effaré. Il n'a plus ses ferrets.

HECTOR.
Ah! c'est trop fort!.. me couper mes ferrets!.. Des diamants qui me venaient de... (Apercevant Raymond qui allait pour sortir.) Eh! mais cet homme... (Arrêtant Raymond.) Ah! parbleu! je vous rencontre à propos, mon cher...

RAYMOND, à part.

Au diable l'important!

HECTOR.

On vient à l'instant même de me voler mes ferrets... de superbes ferrets en...

RAYMOND, l'interrompant, avec impatience.

Pardon, Monsieur, mais...

HECTOR, commençant un récit.

Comme je suivais une femme, une femme délicieuse, ma foi! figurez-vous que... (Raymond sort vivement.) Eh bien, il n'est plus là!.. Il s'en va sans m'écouter!.. (Apercevant André et courant à lui.) Figurez-vous, Monsieur...

ANDRÉ.

Eh! Monsieur! je n'ai pas le temps d'écouter vos sornettes!..

HECTOR, se fâchant.

Mais, palsambleu!

ANDRÉ.

Mais, palsambleu!.. allez au diable! (Il s'éloigne vivement.)

HECTOR, seul.

Voilà un gentilhomme qui n'est pas poli!.. Comment! personne ne prend part à mes infortunes!.. Oh! mais un instant! ça ne se passera pas ainsi. Non, ventrebleu!.. je ferai retentir la France de mes plaintes!.. J'irai jusqu'au roi, s'il le faut... Que diantre! ce monarque ne peut pas permettre que l'on dépouille ses sujets!.. (Il se promène avec agitation. — L'air de la sirène de Paris se fait entendre à l'orchestre, et l'on voit paraître Christine, accompagnée de Thérèse.)

SCÈNE V.

HECTOR, CHRISTINE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, à Christine, en entrant.

Venez nous asseoir... j'aperçois un banc vacant de ce côté!..

HECTOR, les voyant et se calmant tout à coup, à part.

Tiens!.. deux femmes seules, dont une jeune et jolie!.. Voyons donc! (Il s'approche d'elles.)

CHRISTINE, le voyant.

Ah! mon Dieu!

THÉRÈSE.

Quoi donc?..

CHRISTINE, bas, à Thérèse.

C'est ce gentilhomme qui nous a suivies l'autre jour.

THÉRÈSE.

Lui!.. encore!..

HECTOR, qui s'est approché et à part.

Eh! mais, c'est ma petite bourgeoise de Saint-Germain-l'Auxerrois, la pupille de cet infernal empirique qui m'a soutiré une mollaie!..

CHRISTINE, bas à Thérèse.

Quel ennui!.. Comment l'éviter?..

HECTOR, à part.

Profitions de la rencontre!.. (Haut.) Ma toute belle!..

CHRISTINE, à part.

Ne répondons pas.

HECTOR.

Eh quoi! pas un mot? pas un regard?... après tout ce que j'ai souffert pour l'amour de vous!.. car j'ai bien souffert, Mademoiselle... (Il veut lui prendre le main.)

CHRISTINE, effrayée.

Monsieur!..

THÉRÈSE, éclatant.

Ah ça! aurez-vous bientôt fait de nous laisser tranquilles!..

HECTOR, à part.

Oh! la gouvernante. (Haut.) Pardon! j'espérais... je m'étais flatté!..

THÉRÈSE.

Passez votre chemin!.. ou j'appelle le guet!..

HECTOR, à part.

Le guet!..

THÉRÈSE, à part.

Un homme qui connaît notre demeure!..

HECTOR.

Diab!e!.. elle n'entend pas raison... Ma foi, allons chercher fortune ailleurs!.. (Il sort.)

SCÈNE VI.

CHRISTINE, THÉRÈSE.

CHRISTINE.

Enfin, il s'en va... il vous laisse!..

THÉRÈSE.

Et ce n'est pas malheureux!

CHRISTINE.

Le fatigant personnage!

THÉRÈSE.
Par bonheur, tous les jeunes gens ne lui ressemblent pas.
Oh! non!...
Asseyons-nous.
THÉRÈSE.
CHRISTINE.
Oui, là... sous ce bosquet... La terrasse est déserte en ce moment... nous ne risquons pas d'être importunées... (A part.) Et je pourrai penser à lui!... (Elles s'assèrent sur un banc, à gauche. — Christine ouvre un livre. — Thérèse prend son tricot. — Moment de silence; à part.) Il m'aime! Ah! qu'il est doux de pouvoir se dire: Quelqu'un songe à moi... Une âme est sûre de la mienne... Je ne suis plus seule au monde, je suis aimée!...
THÉRÈSE, l'œil à l'affût, tout en tricotant et à part.
Ah çà! est-ce qu'il ne passera personne, aujourd'hui?

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ANDRÉ.

ANDRÉ, sans les voir et à part.
J'ai beau chercher, aucun signe, aucun indice...
THÉRÈSE, voyant André, et à Christine.
Ah! Mademoiselle...
CHRISTINE.
Eh bien?
THÉRÈSE, bas.
Regardez donc ce jeune seigneur, comme il est pimpant!
CHRISTINE, sans lever les yeux.
Eh! que m'importe!
ANDRÉ, l'apercevant et à part.
Que vois-je!...
THÉRÈSE, bas, à Christine.
Il nous a remarquées... il nous salue...
CHRISTINE, levant les yeux et poussant un cri.
Ciel!...
THÉRÈSE.
Hein!... vous le connaissez?
CHRISTINE, très-troublée.
Moi?... oui... non... c'est-à-dire... un peu.
THÉRÈSE.
Un peu?
ANDRÉ, avec émotion.
J'ai eu le bonheur de rencontrer plusieurs fois Mademoiselle à l'église.

THÉRÈSE.

Oui-da?... (A part en examinant André.) Des bijoux de prix, des brillants, de l'or tintant dans ses poches... Excellent gibier à prendre au lacet!
CHRISTINE, posant son livre sur le banc et se levant.
Vraiment, Monsieur, j'avais peine à vous reconnaître... vous que j'avais vu si simplement vêtu jusqu'à ce jour, vous rencontrer sous ces brillants habits...

ANDRÉ, à part.

Si elle savait pourquoi je les porte!...
CHRISTINE, avec crainte.
Mais vous êtes donc noble, vous êtes donc riche?
THÉRÈSE, à part.

Ça se voit de reste!

ANDRÉ, à part.

Que lui dire?... (Haut avec embarras.) J'ai un père... qui fournit à mes fantaisies... & mes prodigalités.

CHRISTINE.

Et... son nom?... Est-il indiscret de vous le demander?

ANDRÉ, troublé.

Le nom de mon père?...

CHRISTINE.

Oui... quel est-il?

ANDRÉ.

Permettez-moi de vous le taire... quant à présent du moins... Plus tard, bientôt, peut-être, je pourrai vous le dire.

THÉRÈSE, à part.

De la discrétion?...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, RAYMOND.

RAYMOND, paraissant au fond et à part.

Une femme avec lui!... écoutons!... (Il se glisse et se cache derrière le piedestal d'une statue.)

CHRISTINE, à André.

Il suffit, Monsieur, je respecterai votre secret.

ANDRÉ.

Mais vous, Mademoiselle, ne daignerez-vous pas m'apprendre?...

CHRISTINE.
Moi, Monsieur, je m'appelle Christine...
ANDRÉ.
Christine!...
CHRISTINE.
Je ne me connais pas d'autre nom.
ANDRÉ, surpris.
Comment?
CHRISTINE.
Hélas! tout est mystère dans ma vie. Je suis orpheline, j'ignore quel est mon pays... je n'ai pas de famille... jamais je n'ai reçu les caresses, les baisers d'une mère!

ANDRÉ.

Pauvre fille!

RAYMOND, à part.

Oui! l'histoire de rigueur!

CHRISTINE.

Et pourtant il me semble que je l'eusse bien aimée... Il me semble (mettant la main sur son cœur.) qu'il y a là des trésors de tendresse... (Elle s'arrête attendrie.)

ANDRÉ, à part.

Quelle âme!... quelle candeur!... (Haut et avec intérêt.) De sort que depuis votre enfance?...

CHRISTINE.

Je suis confiée aux soins d'un étranger... qui m'a servi de tuteur... qui m'a élevée... le docteur Muller.

RAYMOND, à part.

Muller!.. Je comprends tout maintenant!

ANDRÉ.

Vous devez l'aimer?

CHRISTINE.

Je le devrais... car, bien qu'un peu dur, t'n peu sévère, il a toujours été bon pour moi... Cependant...

ANDRÉ.

Eh bien?

CHRISTINE.

Cependant... et je me reproche ces sentiments comme un tort, comme une faute... je n'ai jamais éprouvé pour lui que de la froideur... presque de l'aversion.

THÉRÈSE, qui écoute en travaillant et à part.

Voyez-vous çà!.. le petit serpent!

RAYMOND, à part.

La comédie est adroitement jouée!

ANDRÉ.

Ainsi, Mademoiselle, vous n'êtes donc pas heureuse?...

CHRISTINE.

Heureuse... moi!.. Et comment pourrais-je l'être?.. Privée, déshéritée, dès ma naissance, de tout attachement, de toute affection véritable...

ANDRÉ.

Ne dites pas cela, Christine! Il est un cœur qui vous aime, un cœur qui ne bat que pour vous...

CHRISTINE.

Monsieur!..

ANDRÉ, s'animant.

Quelqu'un qui serait heureux de vous consacrer sa vie... de vous entourer de cette tendresse qui vous manque et que vous regrettez...

CHRISTINE, très-émue.

Vous!.. André, vous!.. Ah! si je pouvais l'espérer... si cela était possible...

ANDRÉ.

Et pourquoi non?... quels obstacles pourraient s'opposer à notre bonheur?... N'êtes-vous pas orpheline, maîtresse de votre choix?...

THÉRÈSE, à part.

Ça va bien!

CHRISTINE.

Ma maîtresse!.. Et la volonté de mon tuteur!.. Il y a deux jours encore, il me recommandait de ne prendre aucun engagement sans sa participation...

ANDRÉ.

Ah! pourra-t-il rester sourd à mes vœux, à mes prières?... Bientôt, j'en ai l'espoir, ma destinée sera irrévocablement fixée, et alors... (Raymond reparait.)

THÉRÈSE, l'apercevant, et à part.

Quel est donc cet homme qui semble nous observer à l'écart?... (Se levant et s'approchant.) Allons, Christine, il est temps de nous retirer.

ANDRÉ.

Déjà?..

CHRISTINE.

Quoi, Thérèse, nous partons?

THÉRÈSE.

Il le faut. L'heure de notre promenade est expirée, et mon maître doit nous attendre. Reprenez votre livre.

CHRISTINE, tristement.
 J'obéis. (Elle va reprendre le livre qu'elle a laissé sur le banc. Thérèse s'approche vivement d'André.)
 THÉRÈSE, bas en lui glissant un billet qu'elle a pris dans sa poche. Prenez... et soyez discret!..
 ANDRÉ, surpris.
 Un billet!.. (Mouvement à part de Raymond.)
 THÉRÈSE, bas.
 Silence!.. (Elle s'éloigne de lui.)
 CHRISTINE, revenant.
 Me voici.
 THÉRÈSE.
 C'est bien!.. allons!..
 ANDRÉ, à Christine.
 Mais nous nous reverrons, n'est-ce pas?
 CHRISTINE, baissant les yeux.
 Chaque jour, à pareille heure, je viens avec Thérèse aux Tuileries.
 ANDRÉ.
 Oh! je ne manquerai pas de m'y rendre!..
 THÉRÈSE, à Christine.
 Eh bien?..
 ANDRÉ, retenant Christine.
 Et... permettez-moi d'espérer; promettez-moi...
 CHRISTINE.
 Je vous promets du moins de n'être jamais à un autre!
 ANDRÉ, avec joie, et lui saisissant la main.
 Ah! chère Christine...
 THÉRÈSE.
 Viendrez-vous enfin?..
 CHRISTINE.
 Me voilà!.. me voilà!.. Au revoir, monsieur André!
 ANDRÉ.
 A demain, Christine!.. à demain!
 THÉRÈSE, à part.
 Demain!.. Pauvres dupes! (Elle s'éloigne avec Christine, à qui André fait encore un signe d'adieu et qui se retourne pour le lui rendre. Hector entre en ce moment et voit ce jeu de scène. Raymond, qui avait quitté la cachette et allait pour s'approcher, s'arrête à la vue d'Hector, fait un mouvement d'impatience et s'éloigne.)

SCÈNE IX.

ANDRÉ, HECTOR.

HECTOR, à part.
 Tiens!.. tiens!.. qu'est-ce que je vois là?.. des signes d'intelligence!.. Il paraît que la colombe n'est pas aussi farouche avec tout le monde...
 ANDRÉ, après que Christine a complètement disparu.
 Un billet!.. C'est singulier!.. Que peut-il me dire?.. (Il ouvre le billet remis par Thérèse.)
 HECTOR, à part.
 Un billet!.. Écoutons!
 ANDRÉ, avec joie.
 Ah ciel!.. un rendez-vous!
 HECTOR, à part.
 Un rendez-vous!
 ANDRÉ, lisant.
 « Si vous voulez revoir celle que vous aimez... » (S'interrompant.) Si je le veux!.. (Lisant.) « Trouvez-vous ce soir, à dix heures, près l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, on vous conduira vers elle. » Quel bonheur!.. ce soir je la reverrai!.. Oh! certes, je ne manquerai pas à ce rendez-vous!
 HECTOR, à part.
 J'y serai avant toi!.. Ah! belle dédaigneuse, vous entendrez parler de Beaupignon! (Il s'éloigne vivement.)

SCÈNE X.

ANDRÉ, RAYMOND.

ANDRÉ.
 Mon père!.. (A part.) Ah! le bonheur me l'avait fait oublier!
 RAYMOND.
 J'ai tout vu... Cette femme, cette gouvernante l'a remis un billet?
 ANDRÉ.
 Un billet?.. Eh bien, oui!.. Ah! mon père, je suis bien heureux!.. Christine m'attendra ce soir, à dix heures!..
 RAYMOND.
 Ce soir?.. à dix heures?..
 ANDRÉ.
 Quel cœur!.. quel trésor de grâces, de bonté!

RAYMOND, très-surpris.
 Comment!.. De qui parles-tu donc?
 ANDRÉ.
 Mais d'elle... de cette jeune fille que j'aime depuis longtemps...
 RAYMOND.
 Tu l'aimes?.. elle?..
 ANDRÉ.
 Pardonnez-moi de vous avoir fait un secret de cet amour... mais depuis aujourd'hui seulement, je sais qu'elle le partage... depuis aujourd'hui seulement, la joie et l'espoir sont entrés dans mon âme.
 RAYMOND.
 O ciel!.. Mais cette jeune fille, tu ne sais donc pas qui elle est?
 ANDRÉ.
 C'est une orpheline aussi pure que belle... la pupilla de ce médecin allemand qui m'a donné des soins...
 RAYMOND.
 Malheureux! cette femme que tu dis aimer... que tu te revois de revoir...
 ANDRÉ.
 Eh bien?
 RAYMOND.
 C'est la complice d'un misérable, d'un ancien compagnon de chaîne...
 ANDRÉ.
 Grand Dieu!.. que dites-vous?
 RAYMOND.
 Enfin, c'est celle que nous cherchions, c'est la Sirène de Paris!
 ANDRÉ, atterré.
 Elle!.. Christine!.. (L'air de la sirène de Paris se fait entendre de nouveau. — Les promeneurs entrent de tous côtés et remplissent la terrasse.)
 LA VOIX DE L'ÉVEILLÉ, en dehors dans l'éloignement.
 Ah! prenez garde à la Sirène,
 La Sirène de Paris!

ACTE CINQUIÈME.

PREMIER TABLEAU.

La rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois. — Au fond, l'église, et, dans l'éloignement, le quai et le pont Neuf. — Il fait nuit, la lune éclaire faiblement une partie du théâtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

HECTOR, seul, arrivant par le côté.

Me voilà!.. me voilà!.. me voilà!.. (Regardant autour de lui.) La rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, ce doit être celle-ci... Oui, malgré l'obscurité, j'aperçois l'église... Ah! quel aimable pandard je fais!.. souffler un rendez-vous à un rival... et me venger de la cruelle qui a dédaigné mon mérite. Peste! il me semble que pour un gentilhomme de province, le tour n'est pas maladroite!.. Pourvu qu'on vienne me chercher avant que l'autre n'arrive.. O Cupidon, seigneur et roi de Cythère, protège-moi... tu me dois bien ça!.. (Écoulant.) Il me semble entendre marcher... Qui... quelqu'un se dirige de ce côté... Viendrait-on me chercher déjà?

SCÈNE II.

HECTOR, TROIS TIRELAINES.

PREMIER TIRELAIN, entrant doucement, apercevant Hector dans l'ombre, et à part.
 Un passant attardé! voilà notre affaire!.. (Appelant ses deux acolytes.) Psst!
 HECTOR, à part.
 C'est un signal!
 DEUXIÈME TIRELAIN, paraissant et appelant le troisième.
 Psst!
 HECTOR, à part.
 C'est sans doute moi qu'on appelle... Répondons. (Imitant le signal des trois voleurs.) Psst!.. (Le premier tirelaine fait quelques pas en avant, comme pour reconnaître à qui il a affaire.)
 HECTOR, à part.
 On m'a entendu... on approche.
 PREMIER TIRELAIN, bas, aux deux autres.
 Un gentilhomme... il doit avoir une montre au gousset et la bourse bien garnie... En avant! (Ils s'avancent.)

HECTOR, à part.
Tiens, ils sont deux!.. tiens, ils sont trois!.. (Aux tirelaines.)
Me voilà!.. Est-ce moi que vous cherchez?
PREMIER TIRELAINE, étouffé.
Hein? (A part.) Lui ou un autre, n'importe!
HECTOR.
Je vous attendais!
PREMIER TIRELAINE, à part.
Bah!
HECTOR.
Rien n'égalait mon impatience!
PREMIER TIRELAINE, à part.
Qu'est-ce qu'il chante?
HECTOR.
Enfin, vous voici! A merveille! Ne perdons pas une minute.
PREMIER TIRELAINE, avec ironie.
Monsieur le marquis est pressé?
HECTOR.
Parbleu!.. Allons, allons, conduisez-moi.
PREMIER TIRELAINE, à part.
Pour qui diable nous prend ce bélltre?
DEUXIÈME TIRELAINE, bas au premier.
On vient!.. méfions-nous!
HECTOR.
Eh bien, qu'attendez-vous? Partons vite!
LES TROIS TIRELAINES.
Venez!.. (Ils entraînent Hector. Au même instant et de l'autre côté, on voit paraître Raymond, l'Éveillé, et quelques soldats du guet couverts de manteaux; ils s'avancent avec précaution.)

SCÈNE III.

RAYMOND, L'ÉVEILLÉ, PLUSIEURS SOLDATS DU GUET.

RAYMOND, à voix basse.
Nous sommes arrivés.
L'ÉVEILLÉ, de même.
Qu'est-ce qu'il faut faire, monsieur Raymond?
RAYMOND.
Écoutez-moi : André ne peut tarder à venir, et cette maudite femme aussi sans doute.
L'ÉVEILLÉ.
La gouvernante?
RAYMOND.
La présence de tant de monde pourrait éveiller des soupçons. Disséminez-vous dans les rues voisines, pendant que moi je veillerai ici. Cachez-vous dans l'ombre, silencieux et attentifs... formez enfin un réseau qui se resserrera à mon premier appel.
L'ÉVEILLÉ.
Compris!
RAYMOND.
Vous êtes tous armés?
L'ÉVEILLÉ.
Jusqu'aux dents.
RAYMOND.
C'est bien! Toi, l'Éveillé, cours chez M. de La Reynie... qu'il envoie du renfort... qu'on cerne le quartier. Va... hâte-toi, il y va de la vie!
L'ÉVEILLÉ.
J'y cours! (Il sort.)
RAYMOND, à lui-même.
En vain je me dis que toutes mes précautions sont prises... en vain, je veille pour écarter, pour empêcher tout malheur... ma présence même ne me rassure pas... Ah! c'est que rien ne rassure, rien, en pareil cas, ne calme le cœur d'un père!
UN EXEMPT.
J'entends venir.
RAYMOND.
Allez! allez vite! (Ils s'éloignent dans diverses directions, Raymond remonte et se tient un moment à l'écart.)

SCÈNE IV.

RAYMOND, au fond, ANDRÉ, puis WILHEM. André arrive à pas lents.
— Son costume est le même que celui qu'il portait à l'acte précédent, mais il a mis un manteau.
ANDRÉ, à lui-même.
Me voici au lieu du rendez-vous; allons, de la force! du courage! tâchons d'oublier les souffrances de mon cœur!.. Cette femme à qui j'avais donné mon âme tout entière... cette femme que je croyais un ange du ciel... n'était qu'une misérable créature qui tramait lâchement ma perte!.. Eh! que m'importent les dangers que je vais courir?.. Pourvu que je livre à la justice les assassins qui font trembler Paris, pourvu

que je rende l'honneur à mon père, je puis mourir!.. Je mourrai sans regrets!..

RAYMOND, qui s'est approché pendant les derniers mots d'André.
Mourir!.. Toi!.. mon enfant!..
ANDRÉ.
Ah! pardon!.. pardon, mon père!.. (Pleurant.) Mais je l'aimais tant!.. je suis si malheureux!
RAYMOND.
Oublie cette passion indigne et funeste!.. Rejette loin de tes lèvres le poison qui les souille!..
ANDRÉ.
Oui, vous avez raison, pas de faiblesse!.. j'avais tort de me plaindre! Ne me reste-t-il pas l'amour d'un père, le seul amour vrai, le seul impérissable... celui que Dieu a mis au cœur des hommes pour les consoler des peines de l'autre amour!.. Je dois vivre, je vivrai pour vous, pour vous chérir!..
RAYMOND.
Oh! oui, tu songeras à moi... à moi qui n'ai que toi au monde... à moi qui ai supporté les chagrins, la misère, la honte, pour te revoir, t'élever... Tu songeras à tout cela... et tu te défendras, n'est-ce pas, cher André?
ANDRÉ.
Je vous le promets, je vous le jure. (Wilhem paraît au fond, s'arrête et écoute.)
WILHEM, à part.
Quels sont ces deux hommes?
RAYMOND.
Voyons! as-tu tes armes? ton épée?.. (Il la touche.) les pistolets que je t'ai remis?..
ANDRÉ.
Les voici.
RAYMOND, les prenant.
Donne!.. Je veux les examiner encore. (Après les avoir examinés et les lui rendant.) Tu te souviens de ce que je t'ai recommandé?
ANDRÉ.
Oui... de faire feu au premier danger.
RAYMOND.
Cela nous servira de signal. Nous serons là... tout prêts... aux écoutes... nous accourrons à ton secours.
ANDRÉ.
Soyez tranquille, mon père, je n'oublierai rien.
WILHEM, à part.
Que disent-ils?
RAYMOND.
Ah! plus le moment approche et plus je sens augmenter mon indécision, mes craintes... plus je me demande si j'ai le droit de l'exposer à un pareil danger!
ANDRÉ.
Songez aux malheurs qui désolent Paris, au désespoir de dix familles... à ces mères éplorées, en deuil de leurs enfants! Pourrions-nous laisser tant de crimes impunis, tant de douleurs sans secours, tant de victimes sans vengeance?
WILHEM, à part.
Un complot contre nous! (Il se blottit dans un enfoncement.)
RAYMOND.
Oui!.. tu dis vrai; c'est un devoir, c'est une mission sacrée que tu remplis... (Avec fermeté.) On va venir.. embrasse-moi!
ANDRÉ, se jetant dans ses bras.
Mon père!.. (Ils se tiennent longtemps embrassés. — Dix heures sonnent lentement à l'église. — Au dernier coup Thérèse paraît au fond.)
RAYMOND.
On vient! (Prenant le ton et les allures d'un mendiant.) La charité... s'il vous plaît!..

SCÈNE V.

LES MÊMES, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, venant de la rue des Prêtres, à part, et portant une lanterne.
Quelqu'un sur cette place... Ce doit être lui... (A voix basse.)
Êtes-vous là, mon gentilhomme?
ANDRÉ.
Me voici.
THÉRÈSE, l'examinant de plus près avec sa lanterne.
Oui, c'est bien vous... je vous reconnais... Vous voyez que je suis exacte.
ANDRÉ.
C'est vrai.
WILHEM, à part.
Impossible d'avertir Thérèse!..
THÉRÈSE, à André.
On vous attend, suivez-moi.

RAYMOND, s'approchant.
La charité, pour l'amour de Dieu !...
THÉRÈSE, avec impatience.
Au diable les quémendeurs et les déguenillés !
ANDRÉ.
Laissez... La charité porte bonheur à celui qui la fait...
ANDRÉ, s'approchant de Raymond, et feignant de lui faire l'aumône.
Adieu, mon père !
RAYMOND, lui serrant la main, et à voix basse.
Courage, cher enfant !... (Haut.) Que le ciel vous assiste et vous récompense !...
THÉRÈSE, à André.
Venez !...
ANDRÉ.
Partons ! (Ils s'éloignent par la rue des Frères.)

SCÈNE VI.

RAYMOND, WILHEM.

RAYMOND, à part.
Maintenant, suivons-les !
WILHEM, tirant son couteau, à part.
S'il s'éloigne, tout est perdu !
RAYMOND.
Et que Dieu vous protège ! (Raymond va pour s'éloigner par le chemin qu'ont pris Thérèse et André ; Wilhem s'élançe sur lui et le frappe de son couteau.)
RAYMOND, frappé.
Ah ! le misérable ! André ! mon fils ! reviens !... es... Ah !
(Il tombe au même instant, par le premier plan à gauche ; on voit revenir Hector qui n'a plus que sa chemise et ses haut-de-chausses.)

SCÈNE VII.

HECTOR, seul.

Ah ! les gueux !... les scélérats !... Ils m'ont tout pris, à l'exception de... (Il indique son haut-de-chausses.) Et encore, parlaient-ils de me le soustraire comme le reste. Grédins !... coquins !... Quand je croyais aller à un rendez-vous d'amour, je suis tombé dans un repaire de filous ! Rentrons bien vite !... (Il va pour s'éloigner et entend un soupir de Raymond.) Hein ?... qu'est-ce que cela ?... (Se baissant.) Un homme blessé !... mourant !... Ah ! quel coupe-gorge que ce Paris ! (Il s'agenouille devant Raymond.)
— Le rideau baisse.)

DEUXIÈME TABLEAU.

L'hôtel du *Diable* : grand vestibule avec un escalier à droite conduisant à une galerie ; sur le palier, faisant face au public, une porte. Au fond, une cour ; à gauche, la porte d'un caveau ; aspect sinistre, murs lézardés comme ceux d'une maison abandonnée depuis longtemps ; une lampe accrochée à la voûte éclaire seule le vestibule.
— La cour, au fond, est plongée dans l'obscurité.

SCÈNE PREMIÈRE.

MULLER, FRITZ, ARMAND DE GUÉBRIAC, puis WILHEM.

(Armand dans le costume qu'il avait au premier acte, mais sans épée et sans chapeau, est assis sur un banc placé à gauche, la tête appuyée dans ses mains ; il semble indifférent à ce qui se passe. Muller est au fond et écoute. Fritz, appuyé sur la rampe de l'escalier, regarde Armand d'un air pensif.)

MULLER, revenant du fond et s'approchant de Fritz.
Rien encore !... Il me semble que Thérèse tarde bien à revenir !

FRITZ.
Et Wilhem ?

MULLER.
Je l'ai envoyé en observation. Depuis que je sais que l'homme que je lui avais commandé de suivre, ce Pierre Raymond, est le protégé de M. de La Reynie, je ne suis pas tranquille. Il peut nous dénoncer, et si l'on faisait une perquisition, si l'on découvrirait l'issue secrète qui conduit de chez moi dans ce vieil hôtel...

FRITZ.
Nous serions perdus !

MULLER.
Aussi, c'est décidé, demain nous partons pour l'Ang' terre, un pays de liberté.

FRITZ.
Et la petite ?

MULLER.

Christine ? ma prétendue pupille ?.. cette enfant volée qui, sans se douter de rien, est notre complice ?.. Elle peut encore nous être utile ; nous l'emmènerons avec nous. Occupons-nous de ce gentilhomme que, depuis deux jours, j'ai eu la faiblesse d'épargner, à ta prière. — Il faut pourtant en finir ! (S'approchant d'Armand.) Et bien ! avez-vous réfléchi ? Êtes-vous décidé à accepter mes conditions ?

ARMAND, relevant la tête.

Vos conditions ?.. Une rançon, n'est-ce pas ?

MULLER.

Vous allez nous signer un bon de trente mille livres, payable à vue chez votre banquier... ou votre notaire... De plus, vous vous engagerez sur votre foi de chrétien et de gentilhomme à ne rien révéler qui puisse nous compromettre... et, à ce prix, vous serez libre.

ARMAND, se levant.

Moi, transiger avec des misérables, des assassins !.. devenir en quelque sorte le complice de vos crimes !.. moi, un Guébriac !.. allons donc !..

FRITZ.

Songez, monsieur le marquis, que vous avez une mère.

ARMAND, avec dédain.

Je vous ai déjà défendu de prononcer ce nom !.. Ma mère aurait le droit de me mépriser si je cédaï à vos menaces... et je préfère ses larmes à son mépris.

FRITZ, à part.

Le cœur et la tête d'un Breton !

MULLER.

Alors, vous refusez ?

ARMAND.

Je refuse.

MULLER.

Vous préférez la mort à...

ARMAND.

A une lâcheté, oui ! Et d'abord, depuis quand le bandit parle-t-il tête couverte à un gentilhomme ? Allons, chapeau bas !.. chapeau bas !.. (Il fait sauter le chapeau de Muller.)

MULLER.

Insolent !.. (Il s'approche de lui, le poignard levé.)

FRITZ, se jetant vivement entre eux.

Tu ne le tueras pas !..

MULLER.

Qui m'en empêchera ?..

FRITZ.

Moi, qui t'égrènerai plutôt... et tu sais que je suis de force à cela, monsieur le docteur Muller !

MULLER, haussant les épaules.

Pauvre fou !

FRITZ.

Je te l'ai dit, je suis du même village que lui... né sur ses terres... Avant de venir à Paris et d'être ton associé, j'étais braconnier, là-bas, en Bretagne... il faut bien vivre de quelque chose... On me prit et on me condamna à être pendu... Pour un chevreuil, c'était cher. Monsieur le marquis révoqua la sentence et me fit grâce... Celui qui m'a donné la vie ne mourra pas sous mes yeux !.. je ne le veux pas !

MULLER.

Veux-tu qu'il nous dénonce ? qu'il nous perde ?

FRITZ.

Eh ! comment le ferait-il ?.. Qu'avons-nous à craindre, puisque nous partons demain ? Avant qu'il n'ait trouvé le moyen de sortir de l'hôtel du *Diable*, nous serons déjà loin, et... (On entend au fond fermer une porte.)

MULLER, à Armand.

On vient !.. Rentrez dans ce caveau... jusqu'à ce que nous décidions de votre sort. (Fritz fait sortir Armand. — A Wilhem, qui entre.) Comme tu parais agité !.. qu'y a-t-il donc ?

WILHEM.

Un peu plus, nous étions découverts.

FRITZ ET MULLER.

Découverts !

WILHEM.

Ce Raymond était sur la piste ; il nous tendait un piège dont nous nous serions difficilement tirés.

MULLER.

Que disais-je !

WILHEM.

Par bonheur, j'ai éventé son projet, et j'ai mis notre homme dans l'impossibilité de nous nuire.

MULLER.

Et comment ?

Je l'ai tué.
VILHEM.
 Tué!
FRITZ ET MULLER.
WILHEM.
 Au moment où il allait suivre Thérèse... et j'ai pris les devants pour vous prévenir. (On entend le grincement d'une porte.)
MULLER.
 Chut!..
WILHEM, allant regarder.
 C'est Thérèse! Elle revient par la porte qui donne sur la petite ruelle... et nous amène une nouvelle proie.
MULLER.
 Ne nous montrons pas d'abord. (Ils montent l'escalier et sortent par la porte du premier étage.)

SCÈNE II.

ANDRÉ, THÉRÈSE.

(Ils arrivent par le fond; Thérèse conduit André qui a un mouchoir attaché sur les yeux.)
THÉRÈSE.
 Nous sommes arrivés... Détachez votre bandeau.
ANDRÉ, l'ôtant.
THÉRÈSE.
 Près de celle que vous aimez. Attendez ici... Dans quelques instants, je viendrai vous chercher pour vous conduire à ses pieds. (Elle monte l'escalier et sort du côté par lequel se sont éloignés Muller et les deux autres.)

SCÈNE III.

ANDRÉ, seul.

Oui, je comprends... Elle va prévenir et chercher ses complices... Ah! le piège est adroit et habilement tendu! On fait briller aux yeux des victimes toutes les joies, toutes les espérances de l'amour... on les attire dans ce repaire... puis, on les tue pour s'enrichir de leurs dépouilles!... (Se croisant les bras avec énergie.) Eh bien! qu'ils viennent, je les attends... (On entend un bruit sur l'escalier.) Les voici, sans doute! (Voyant paraître Christine.) Ciel! Christine!.. (Il se retire dans un enfoncement.)

SCÈNE IV.

ANDRÉ, CHRISTINE.

CHRISTINE, à elle-même, descendant lentement l'escalier et sans voir André.
 Je n'ose avancer... Quelle étrange et sombre demeure! Où ce passage mystérieux m'a-t-il conduite? Quel est ce lieu sinistre?... Ah! malgré moi, je tremble, je frissonne... j'ai hâte de me retrouver dans ma petite chambre si close et si tranquille... Allons! (Elle va pour se retirer. André se place devant elle.)
ANDRÉ.
 Restez!
CHRISTINE.
 André! vous! vous ici!..
ANDRÉ, froidement.
 Ne m'attendiez-vous pas?... ne saviez-vous pas que je devais venir?..

CHRISTINE.
 Moi?... non, je ne le savais pas! Mais votre présence me rassure... Oh! je suis heureuse... bien heureuse de vous voir.
ANDRÉ.
 Vous ne m'attendiez pas ce soir? Et ce billet?... ce rendez-vous?
CHRISTINE.
 Un billet! un rendez-vous! J'ignorais même l'existence de l'endroit où nous sommes!
ANDRÉ.
 Comment donc alors vous y trouvez-vous?
CHRISTINE.
 Hier, j'avais vu mon tuteur faire jouer un ressort caché de sa bibliothèque et démasquer un passage mystérieux... ce soir, me trouvant seule, j'ai voulu savoir où conduisait ce passage; j'obéissais à un sentiment que je croyais de la cu-

riosité, et qui sans doute n'était que le secret instinct de mon cœur...

ANDRÉ.
 Votre cœur!.. vous parlez de votre cœur!
CHRISTINE.
 En doutez-vous?... Ne vous y ai-je pas laissé lire... n'y avez-vous pas surpris le secret de mon amour?
ANDRÉ.
 Oh! c'est trop de perfidie!
CHRISTINE, stupéfaite.
 O ciel! que dites-vous?...
ANDRÉ, avec force.
 Je dis que je sais la vérité tout entière!.. que je connais le piège que l'on me tend, après l'avoir tendu à dix autres déjà!..

CHRISTINE, effrayée.
 Un piège!.. Que signifie? Quel est ce piège dont vous parlez?
ANDRÉ, continuant.
 Celui que vous avez préparé, misérable créature!
CHRISTINE, éperdue.
 Moi!.. moi!..
ANDRÉ.
 Oui, vous à qui le ciel donna la beauté d'un ange et le cœur d'un démon! vous dont chaque regard, chaque sourire, fait couler du sang et des larmes!.. Ah! vous êtes bien la sirène... la sirène qui charme et qui tue!..

CHRISTINE.
 André, vous perdez la raison!.. Je vous écoute, je vous entends, et je ne puis comprendre vos paroles!..
ANDRÉ, avec un écrasant mépris.
 Laissez-moi, infâme! laissez-moi!..
CHRISTINE.
 Infâme! moi!.. Mais qu'ai-je donc fait? de quoi m'accusent-on? Vous avez parlé de pièges, de meurtres... mais un péril vous menace donc?... Mon Dieu! mon Dieu! et vous me soupçonnez?..

ANDRÉ.
 Épargnez-vous d'inutiles mensonges, je ne vous croirais pas!
CHRISTINE.
 Ah! ma tête s'égare! Comment vous convaincre? Où trouver des paroles pour arriver à votre cœur? André! par grâce, par pitié, écoutez-moi! l'ignore de quel danger, de quel crime vous parlez... mais, quels qu'ils soient, je suis innocente!

ANDRÉ.
 Ah! au prix de ma vie, au prix de mon sang, je voudrais le croire!
CHRISTINE.
 André, je vous l'atteste, je vous le jure... je suis innocente... et je vous aime!..
ANDRÉ, très-ému.
 Oh! le mensonge n'aurait pas de tels accents, la trahison de tels regards!.. Christine, eh bien, oui, je vous crois!..

CHRISTINE, avec ivresse.
 Ah! je puis mourir maintenant!.. Vienne le danger, nous le partagerons!
ANDRÉ.
 Le partager?... Non.. non!.. tu vivras!..
CHRISTINE.
 Fuyons, alors... fuyons ensemble!..
ANDRÉ.
 Moi, fuir?... non pas... ma place est ici!.. Je dois rester... je reste...
CHRISTINE, cherchant à l'entraîner vers l'issue secrète.
 Oh! de grâce! venez.. venez... ne tardons pas... (Apercevant sur la galerie Muller, Fritz et Wilhem qui paraissent, armés de poignards, et jetant un cri terrible.) Ah!

ANDRÉ.
 Ne crains rien, Christine!.. Dieu nous protégera!..

SCÈNE V.

LES MÉNES, MULLER.

MULLER, qui a descendu l'escalier, ainsi que Fritz et Wilhem, s'arrêtant à la vue de Christine.
 Christine ici!
FRITZ ET WILHEM.
 Christine!..
MULLER.
 Malheureuse!.. tu as découvert notre secret?

CHRISTINE, à André.
Ah! vous l'entendez!.. vous l'entendez!..

MULLER.
Tu vas mourir aussi!

ANDRÉ, tirant son épée et se plaçant devant Christine pour la protéger.
Mon père!.. mon père!.. à moi!..

MULLER, à Fritz et à Wilhem qui hésitent.
Eh quoi! vous avez peur d'un enfant?

ANDRÉ.
Un enfant qui vous fera reculer, bandits! (Criant.) Mon père!

MULLER.
Ton père... il est mort!

ANDRÉ.
Mort! (Muller, Fritz et Wilhem environnent André, qui va périr, ainsi que Christine; soudain un grand tumulte se fait entendre. Par toutes les issues, par les portes qui sont enfoncées, par les grilles et par les galeries, apparaissent Raymond et ses agents.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, RAYMOND, AGENTS, puis L'ÉVEILLÉ et HECTOR,
THERÉSE, LA MARQUISE, LA REYNIE, DES SOLDATS.

RAYMOND, s'élançant.
Me voici, mon enfant; me voici!.. (Ils enveloppent les trois assassins qui sont désarmés.)

MULLER.
Raymond!..

FRITZ.
Madame de Guébriac, votre fils existe! (Ouvrant la porte du caveau.) Le voilà! (Armand se jette dans les bras de sa mère.)

ANDRÉ, dans les bras de son père.
Mon père!.. c'est vous!..

RAYMOND.
Oui, moi qu'ils avaient voulu tuer, mais à qui le ciel a

l'assuré assez de force pour me traîner jusqu'ici... pour accourir à ton aide!

HECTOR.
Et ça, grâce à Beaupignon!

LA REYNIE, aux soldats, en leur désignant Muller et ses complices.
Emparez-vous de cet homme et de ses complices!

ANDRÉ, s'approchant.
Monseigneur, je demande justice pour cette jeune fille... (Montrant Christine.) Elle n'est pas coupable. C'est à son insu, c'est contre sa volonté qu'elle a été la complice de leurs crimes.

LA REYNIE.
Innocente, elle! serait-il vrai?..

ANDRÉ.
Sur l'honneur et devant Dieu, je l'atteste.

LA REYNIE.
Il ne m'est pas permis de douter de votre parole. (Aux soldats.) Laissez cette jeune fille!

HECTOR.
Quant à moi, je retourne à Concarneau!

LA REYNIE, d'un ton solennel.
Raymond, à l'aide de ce courageux jeune homme, votre fils, qui s'est dévoué à cette noble cause, vous avez délivré Paris d'une bande d'assassins qui le désolait. Au nom de Louis XIV, au nom de toutes les mères...

LA MARQUISE, pressant la main de Raymond.
Oui... oui, de toutes les mères!

LA REYNIE, continuant.
Pierre et André Raymond, je vous remercie! (Marques d'approbation parmi la foule.) Voici vos lettres de grâce!

ANDRÉ.
Votre grâce!.. Ah! mon père, bénissons le roi qui vous l'accorde!

RAYMOND.
Bénissons Dieu qui a sauvé mon fils!

76915

FIN.

No d'inventi

~~1800~~